

LES ARTS



DANSE
Mathilde Monnier
Page B 3

THÉÂTRE
Automne irlandais
Page B 4

CHRONIQUE CULTURELLE
Zone de turbulence
Page B 12

Cinéma
Page B 7
Disques
Page B 10
Musique
Page B 12

L'Afrique

de long en large au

Festival international de nouvelle danse

ANDRÉE MARTIN

Si l'art du XX^e siècle n'en est plus à un métissage près, cette façon d'appréhender la création artistique, qualifiée à tort ou à raison d'hybride et d'impure, n'a pas fini de susciter des débats et des interrogations. Pas étonnant alors qu'à l'aube de l'an 2000, le FIND ait eu envie de revenir sur la question, avec ce qui, parmi les métissages actuels, constitue l'un des terrains les plus méconnus et les plus fertiles, l'Afrique.

L'Afrique, noyau en ébullition où l'archaïsme et la modernité se côtoient sur un terrain où les termes conflit, tradition et poésie se conjuguent au passé comme au présent, assiste à la naissance depuis un peu plus de cinq ans d'un courant de danse contemporaine. « Je pense que les gens en Afrique commencent à saturer, à tourner en rond face à la gestuelle de la danse traditionnelle, même si celle-ci est énorme », explique Seydou Boro, l'une des deux figures emblématiques de la compagnie Salia ni Seydou, du Burkina-Faso. « Il y a beaucoup de matière et de possibilités avec le langage traditionnel, mais les gens ont envie de voir du nouveau. Ils souhaitent voir des choses qui bougent et qui avancent, qui étonnent et qui surprennent. Aujourd'hui, il y a beaucoup de compagnies qui s'affirment par rapport à une démarche contemporaine, notamment au Burkina-Faso, au Sénégal, au Ghana et au Niger ».

De plus, des événements comme le MASA (Marché des arts de la scène africaine), et surtout les Rencontres de la création chorégraphique africaine à Luanda (Angola), ont favorisé grandement l'émancipation de ces jeunes compagnies en quête de nouveauté. À la traditionnelle danse africaine — très imprécise dans sa définition, du moins pour un Occidental — s'ajoute donc aujourd'hui une danse nouvelle au langage différent, ancrant dans sa propre tradition les racines de sa modernité.

Rencontre du troisième type

Avec ce courant, dont on pourra voir quatre représentants tout au long des 13 jours de festival — la Compagnie Salia ni Seydou du Burkina-Faso, Tchétché de la Côte d'Ivoire, Vincent Mantsoe d'Afrique du Sud et la Compagnie Sylvain Zabli également de la Côte d'Ivoire —, c'est toute la question de la jonction entre les concepts d'africanité et de contemporanéité qui

VOIR PAGE B 2: L'AFRIQUE

Le 27 septembre prochain s'ouvrira le Festival international de nouvelle danse. Pour cette neuvième édition, non pas un pays est à l'honneur mais tout un continent. Avec un thème à la fois exotique et évocateur, *AFRIQUE ALLER/RETOUR*, le FIND propose une programmation sous le signe de la découverte. Entre les compagnies venues d'ici, de l'Europe, du Japon et de l'Afrique, c'est le contemporain dans tous ses états, pour un festival aux accents d'espéranto.



SUPPLÉMENTAIRES DU 5 AU 9 OCTOBRE
Complet le 30 septembre

OMNIBUS PRÉSENTE

texte MICHAEL MACKENZIE traduction PAUL LEFEBVRE mise en scène FRANCINE ALEPIN
avec FRANCINE ALEPIN et DENISE BOULANGER

LA
Baronne Truie
ET LA

DU 21 SEPT. AU 2 OCT. 99

MARDI AU SAMEDI 20H30

assistance à la mise en scène JEAN BOILARD
scénographie ANICK LA BISSENIÈRE costumes MARYSE BIENVENU
éclairages ANDRÉ NAUD musique JUDITH GRUBER-STITZER



1945, rue Fullum, Montréal
réservations : 521.4191

ARTS

L'AFRIQUE

«La contemporanéité africaine est multiple et elle n'a pas à se définir simplement comme fusion avec le monde occidental»

SUITE DE LA PAGE B 1

est mise au jour. «Africain ne veut pas dire non contemporain», précise Zab Maboungou, chorégraphe d'origine congolaise installée au Québec depuis plus de 20 ans et directrice artistique de la compagnie Danse Nyata Nyata, aussi présente dans le festival.

«L'Afrique a droit à sa contemporanéité, comme n'importe quel autre continent qui est dans le monde d'aujourd'hui et en subit tous les mouvements, les contrecoups, les obsessions, les formes de domination. Mais il faut que cette contemporanéité parvienne à se dire, par-delà tous les schémas, les clichés auxquels elle est associée. La contemporanéité africaine est multiple et elle n'a pas à se définir simplement comme fusion avec le monde occidental». Cette nouvelle danse d'Afrique, qui ne risque pas de ressembler à celle établie ici comme en Europe, arrive donc non seulement comme une bouffée d'air frais dans notre panorama artistique mais aussi comme une occasion unique pour les spectateurs que nous sommes de mesurer toute l'ampleur et la diversité que peut revêtir un terme comme danse contemporaine.

Pour faire du festival un événement significatif en regard de cette thématique au mille visages, Chantal Pontbriand et Diane Boucher (respectivement directrice et directrice associée du FIND) ont aussi cherché à montrer la perméabilité de l'Occident face à l'Afrique.

À la tête du Centre chorégraphique national de Montpellier depuis 1993, et figure importante de la danse française depuis plus de 15 ans, Mathilde Monnier a séjourné au Burkina-Faso en 1991 à la recherche d'une réalité différente de la sienne, une réalité qui viendrait nourrir, voire ébranler sa propre conception de la danse contemporaine. De cette expérience, sorte de rencontre du troisième type, est né *Pour Antigone* (1993), une pièce pour dix danseurs, cinq Blancs et cinq Noirs (dont deux interprètes burkinabés). Présentée en ouverture du festival, cette rencontre avec l'autre, de par la singularité et la ri-

chesse du métissage Europe/Afrique qu'elle propose, constitue encore aujourd'hui l'un des succès les plus importants de la chorégraphe française.

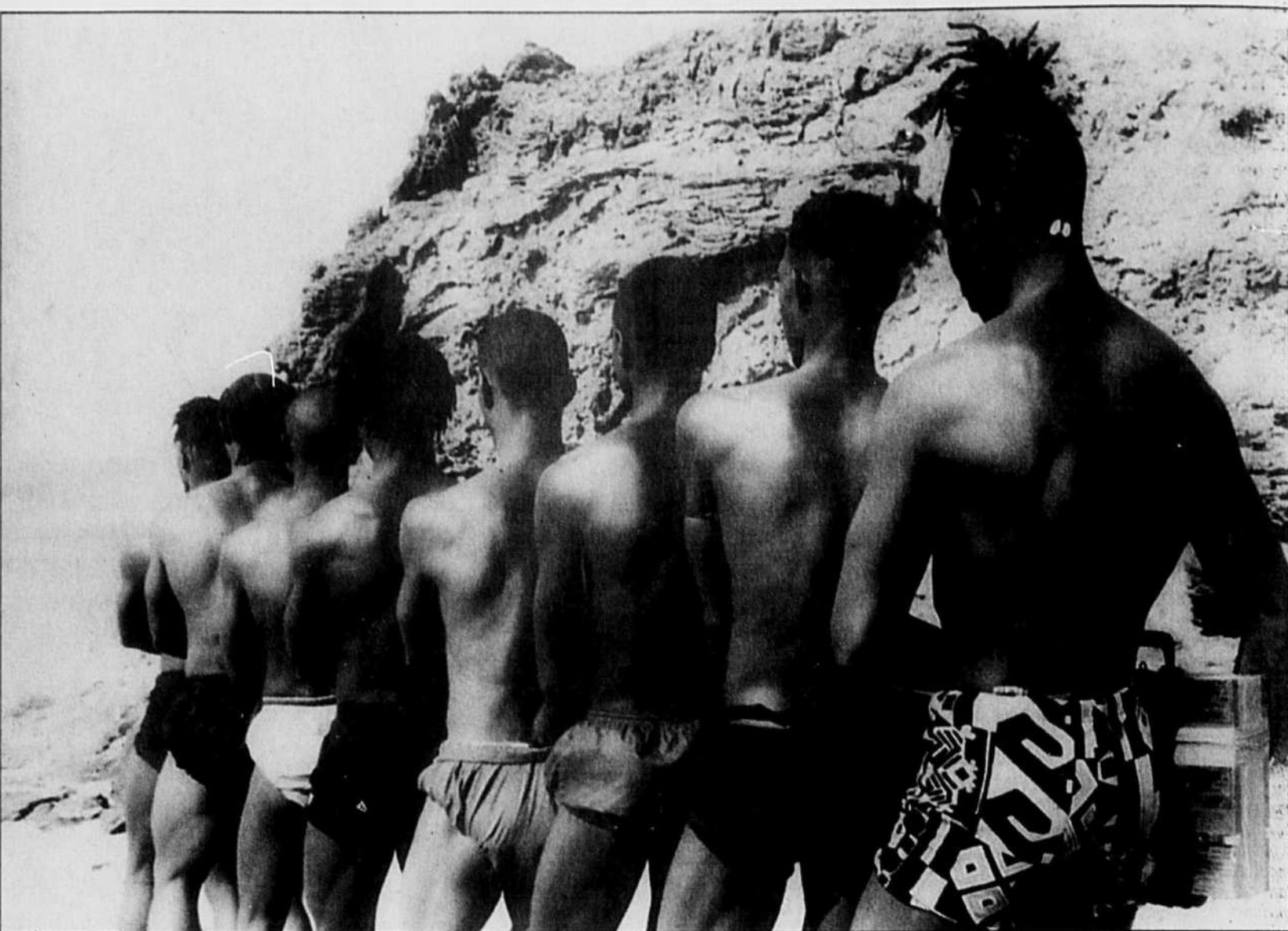
Suzanne Linke, soliste réputée et l'une des trois grandes figures de la danse contemporaine allemande — avec Pina Bausch — à être issues de la célèbre école d'Essen, a aussi séjourné en Afrique. Elle en a rapporté *Le coq est mort*, une œuvre au titre fortement référentiel — le coq, symbole de la France, rappelle, entre autres, la colonisation de l'Afrique par les Français — qui rassemble huit interprètes masculins, tous d'Afrique. «Ce que j'ai fait, j'ai proposé la structure de la pièce et les danseurs ont amené la gestuelle, superbe, uniquement par un système d'improvisation. Il était plus intéressant pour moi de travailler ainsi, puisqu'ils n'avaient pas d'expérience en rapport avec la danse contemporaine européenne. Le résultat donne une suite de mouvements issus, en partie, de la danse traditionnelle africaine, insérés dans un autre type de structure.»

Ainsi, les artistes Suzanne Linke et Mathilde Monnier posent un regard unique et singulier sur l'Afrique en créant des œuvres imprégnées en partie de la pluralité culturelle africaine, tentant de fait, consciemment ou non, d'abolir les clivages entre ces deux mondes, d'en effacer autant que faire se peut les clichés.

Danse en fête

Cette année encore, la présence de figures de la chorégraphie contemporaine d'ici et d'ailleurs compose le second volet de la programmation du FIND. Habitues du festival, le Japonais Saburo Teshigahara de la compagnie Karas et la Belge Anne Teresa de Keersmaecker de la compagnie Rosas — qui présente *Drumming*, sur la musique du même nom de Steve Reich, elle-même inspirée des rythmes du Ghana — viennent s'ajouter à une panoplie d'artistes canadiens et surtout québécois; l'internationalisme en danse passant aussi par la Belle Province.

Fait nouveau pour cette édition 1999, une série de créations à découvrir, venant de tous les horizons esthétiques. Parmi les huit compagnies



Le coq est mort, une chorégraphie de Suzanne Linke

PHOTO PAP BA

québécoises au programme, la Compagnie de Brune, dirigée par Lynda Gaudreau, nous propose un regard unique sur le corps avec *Encyclopédia-Document 1*. Dominique Port, qui nous arrive avec *Cortex*, un trio assurément physique et plein de promesses, succédera à Hélène Blackburn (Cas public) dont la pièce *Incar-*

nation est attendue depuis un bon moment à Montréal. Danièle Desnoyers (Le Carré des Lombes) avec son *Concerto grosso pour corps et surface métallique*, risque d'en étonner plus d'un par son exploration du corps et du son. Artiste important de la danse d'ici, Jean-Pierre Perreault nous offre *L'Exil-L'Oubli*, une premi-

ère mondiale où l'être humain demeure au centre de toutes les interrogations et de toutes les énigmes, spatiales comme gestuelles.

Et pour ceux qui en voudraient plus, ou qui n'y auraient pas trouvé leur compte, le FIND a eu la brillante idée d'organiser un colloque international sur le thème «Danse: langage

propre et métissage culturel» — à fréquenter au moins une fois —, un marathon chorégraphique pour découvrir la nouvelle génération, et enfin un party (!!) — Soirée O Zone — où breakers, improvisateurs, DJ, projections vidéo et tutti quanti envahiront le complexe Ex-Centris pour le plus grand plaisir de tous.

Champ libre

Peres, moi et les autres

LEFT

Udi Aloni, Israël, 1999, présenté le dimanche 26 septembre à 19h.

NANA, GEORGES AND ME
Canada, 1997, présenté le dimanche 26 septembre à 20h30.

Dans le cadre de Champ libre, quatrième Manifestation internationale vidéo et art électronique, qui se poursuit jusqu'au 27 septembre, à Montréal, au locoshop de l'usine Angus, 2600, rue William-Tremblay.

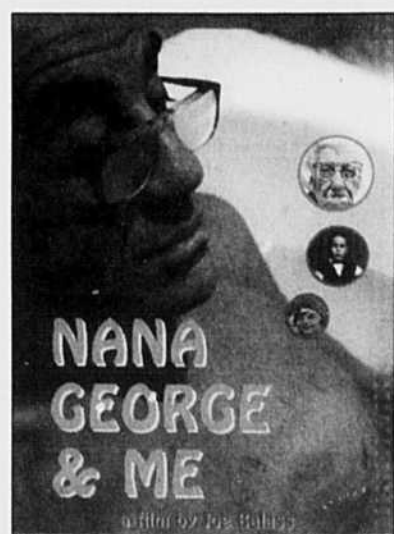
JULIE BOUCHARD

Juif. S'il existe un mot qui souvent tente de se cacher, c'est bien celui-là. Et s'il existe un mot qui tout aussi souvent précède les controverses, c'est aussi celui-là. Mais heureusement, l'humour juif, lui aussi, existe. *Champ libre* en témoigne.

Left: «terme utilisé pour décrire les partis politiques radicaux qui représentent les travailleurs, s'opposant ainsi aux partis de droite, conservateurs et représentant les bourgeois, les propriétaires capitalistes.» Udi Aloni et Shimon Azulay, tous deux Israéliens, ont filmé les discours des politiciens qui, dix jours avant les élections, défendent leurs positions et tentent de tracer l'avenir de cette ville, aujourd'hui encore déchirée entre deux peuples qui en revendiquent la possession au nom de l'histoire ou de Dieu. Qu'est-ce que Jérusalem? «Ce n'est pas seulement une ville», dit Shimon Peres, premier ministre d'Israël au moment où le documentaire fut réalisé, en 1996, «c'est Jérusalem. Le cœur même du peuple juif.» «Jérusalem est inséparable de la religion musulmane», dit le leader du mouvement islamiste d'Israël. «C'est écrit dans le Coran.»

Concilier ces positions extrêmes

Comment concilier ces positions extrêmes? Faut-il donc séparer cette ville? Oui, disent les uns. Jamais, disent les autres. Alors? Tous les discours sont possibles et sont ici exposés. Même ceux qui les récuseraient aujourd'hui et voudraient les remplacer par une sorte de terrain neutre, un peu idyllique. Ceux-là se disent du centre. Ils voudraient une nouvelle identité pour les habitants de Jérusalem, où Juifs et Arabes cohabitent. Une identité double, mixte, à la fois arabe et juive. Largement acceptée? Le centre ne semble pas attirant pour tout le monde. «Qu'y a-t-il au



SOURCE CINEMA LIBRE

centre?», demande le leader islamiste. Un film à voir, même si Shimon Peres a déjà reçu le prix Nobel de la paix. Mais un film qui aurait pu être amputé de cette chorégraphie qui vient interrompre le défilé des discours. Il est facile de comprendre que les auteurs voulaient illustrer le caractère dysmorphique de Jérusalem, mais on avait déjà compris.

L'humour gai

Avec *Nana, Georges and Me*, nous ne quittons pas le monde juif, cette fois abordé sur un autre registre. Joe a une grand-mère. Elle s'appelle Nana. Une vieille, très vieille juive irakienne. Dans ses mains, ses yeux, ses gros seins, on voit bien la trace des ans qui ont passé. Elle vit en Israël, mais comme Joe Balass, elle est née en Irak, pays qu'ils ont dû fuir dans les années 60. Nana, c'est le passé, la mémoire, la famille mais aussi l'identité douloureuse, voire honteuse de Joe Balass, juif irakien. Il y a Nana, mais il y a Georges. Un écrivain de 73 ans qui, de toute sa vie, a travaillé en tout trois semaines et quelques jours. Vivant aux crochets de son père jusqu'à la mort de ce dernier, homosexuel pervers aux goûts plus que douteux, il est facile de le mépriser. Mais il est aussi d'une franchise si grande et d'un humour si décapant qu'il est impossible de ne pas l'aimer. Georges, c'est l'homosexuel, mais c'est aussi l'obsédé qui ose s'attacher à des détails qui en font rougir d'autres, surtout les grands-mères. Et *Moi*, le moi du titre, vous l'avez deviné, c'est Joe Balass, juif irakien qui, à la toute fin du film, fait s'écrouler de rire Georges en lui révélant son homosexualité. Courez y voir. Il ne sera présenté que dimanche soir!

5^e saison

Les Radio-Concerts du Centre Pierre-Péladeau

Une coproduction de la Chaîne culturelle de Radio-Canada et du Centre Pierre-Péladeau en collaboration avec le Mouvement des Caisses Desjardins

André Moisan
Autour de la clarinette
Lundi 15 novembre 1999, 20 h

Noël celtique avec
Puirt a Baroque
Lundi 13 décembre 1999, 20 h

L'ivresse des cordes
Lundi 31 janvier 2000, 20 h

Les «Brandebourgeois» d'Arion
Lundi 28 février 2000, 20 h

Récital
André Laplante, piano
Lundi 6 mars 2000, 20 h

Rêves nordiques
Lundi 3 avril 2000, 20 h

Dutoit / Hindemith
L'Intégrale «Kammermusik»
Dimanche 28 mai 2000, 15 h et 20 h

Quatuor St. Lawrence
Lundi 18 octobre 1999, 20 h

Retour très attendu pour ce jeune quatuor qui a fait sa marque sur la scène internationale et vient de faire paraître son premier disque, consacré à Schumann, sous étiquette EMI. L'ensemble formé des violonistes Geoff Nuttall et Barry Shiffman, de l'altiste Lesley Robertson et de la violoncelliste Marina Hoover interprète le *Quatuor op. 13* de Mendelssohn, le *Quatuor N° 3* du compositeur canadien Murray Schafer et le *Quatuor op. 41 N° 3* de Schumann.

Abonnements et billets individuels:

987-6919

Admission: 790-1245

chaîne culturelle
Radio-Canada



Centre Pierre-Péladeau
Salle Pierre-Mercure



Desjardins

LE DEVOIR

La Scène Musicale

LES ARTS

L'Afrique au FIND

Une danse reliée aux pulsations mêmes de la terre

Lorsque Mathilde Monnier décida de réaliser le rêve qu'elle nourrissait depuis longtemps, soit de travailler sur une tragédie avec des Africains, le regard que l'occidental posé sur la danse africaine était encore empreint de préjugés. C'était en 1993 et la danse africaine sortait très peu des frontières de ce continent, aujourd'hui encore oublié de tous. Le Festival international de la nouvelle danse, qui a pour thème *Afrique aller/retour*, présente en ouverture l'œuvre que Mathilde Monnier a tirée de sa rencontre avec l'Afrique: *Pour Antigone*. Une œuvre marquante dans l'histoire de la danse africaine comme dans celle de Mathilde Monnier.

JULIE BOUCHARD

Revenir à une danse pure, primitive, qui n'aurait existé que pour elle-même. C'était le point de départ qui a conduit Mathilde Monnier, après des années de danse et de chorégraphies, à se tourner vers l'Afrique. Elle avait passé son enfance au Maroc; elle y est revenue à la recherche de nouveaux horizons, avec entre les mains une tragédie grecque, *Antigone*. Une façon d'amorcer le dialogue avec cette autre culture, cette autre partie du monde, croyait-elle. Aucun lien, en apparence, entre l'Afrique et la tragédie attique. Sauf que, pour Mathilde Monnier, il était à cette époque et reste encore évident. «*L'Afrique aujourd'hui est une tragédie*», nous disait-elle cette semaine au téléphone, de son domicile à Montpellier. «*Surtout à cause du sida, mais aussi sur le plan politique. Le déséquilibre est de plus en plus grave. Même l'Afrique du Sud, même les pays qui ont l'air de s'en sortir sont décimés par le sida. Et on n'en parle pas. Tout le monde s'en fout. Il n'y a pas de mobilisation pour l'Afrique comme il y en a pour le Kosovo. Il y a pourtant des pays qui vont être décimés dans quelques décennies à cause du sida, première cause de maladie en Afrique.*»

Pour *Antigone* n'est pas une danse métissée où danseurs africains et danseurs contemporains se laisseraient influencer l'un par l'autre, entremêlant leurs signes pour créer un langage hybride. Pour *Antigone* est une rencontre entre deux cultures qui, chacune

conservant ses propres références, s'entrechoquent en un même lieu. Ce qui est donné à voir, ce sont les différences entre deux imaginaires distincts, entre deux lectures d'un même mythe, d'une même histoire. En 1993, jamais une telle expérience n'avait encore été tentée et le projet de Mathilde Monnier, chorégraphe déjà reconnue en Europe comme ici, soulevait un bien mince intérêt. On s'attendait à la voir revenir d'Afrique avec de beaux corps bien musclés et qui bougent bien. Mais rien de plus. Surtout pas avec des danseurs capables de se confronter à des danseurs contemporains. «*Nous connaissons très mal la danse africaine. On estime trop souvent qu'elle est liée aux rituels ou au folklore. Ce n'est pas juste*», disait Monnier en 1993. «*La danse africaine est une danse pure, dépourvue d'enluminure. Il n'y a que la musique et la danse. C'est une danse pauvre.*» Et c'est justement ce qu'elle cherchait: ressourcer sa pratique, retourner aux sources, arriver à une danse épurée de tous les effets qu'on lui ajoute pour créer un spectacle. Elle a présenté la danse africaine sur les scènes européennes comme un art à part entière. Jamais encore cela ne s'était fait. Et jamais encore la danse africaine et la danse contemporaine n'avaient été confrontées de cette façon l'une à l'autre. Ce fut un choc pour Mathilde Monnier. On dit que la danse contemporaine prend sa source dans le sol, contrairement à la danse classique qui cherche à s'en détacher, à s'élever au-dessus. Mais encore plus que les

danseurs contemporains, les danseurs africains semblaient reliés aux pulsations même de la terre. «*La différence est là*», disait Mathilde Monnier au cours d'un entretien publié dans *Bongo-Bongo*, dans cette mise à distance de la terre, qu'on appelle élévation ou autrement, que pratique la danse contemporaine.

Un tournant

Pour *Antigone* ramène à l'époque où elle a été créée, dit aujourd'hui Mathilde Monnier. L'intérêt pour la danse africaine était alors très mince, beaucoup plus qu'aujourd'hui. Cette pièce a marqué un tournant. Elle a permis d'ouvrir des portes. À l'époque, c'était une première coopération [avec la danse africaine] sur un thème frontal. Jamais cela ne s'était fait de cette façon. C'était une des premières fois. Pour *Antigone* fonda l'idée même d'une danse contemporaine en Afrique. Les gens s'attendaient à voir une danse mêlée, à mi-chemin entre les formes européennes et les formes africaines. Les esprits n'étaient pas encore prêts à recevoir la danse africaine d'aujourd'hui comme un art. Maintenant, on regarde la danse africaine autrement. Pour *Antigone* témoigne des années 80 et je crois qu'il est important de conserver des traces du passé. Grâce à cette expérience partagée avec Mathilde Monnier, une nouvelle compagnie de danse africaine a pris son envol: la Compagnie Salia ni Seydou, qui se produira également dans le cadre du FIND.

Pour *Antigone* a également marqué un tournant dans la carrière de Mathilde Monnier. Jamais plus elle n'a chorégraphié de la même façon. Après des années de recherche sur la forme, elle a commencé un travail de déconstruction. «*Ce que je fais aujourd'hui tient davantage de l'expérience que du spectacle. L'aventure plutôt que les résultats eux-mêmes m'intéressent. Au lieu d'être dans la recherche d'une forme, d'un style, d'une image, j'expose un processus. Et ça part toujours d'une expérience.*» Pour *Antigone*, c'est l'expérience du désir. Du désir qui non seulement rencontre le monde et le confronte mais ose l'affronter au nom d'une morale impossible à trahir. Cette pureté, on la retrouve dans cette phrase, extraite d'une entrevue que Mathilde Monnier donnait en 1994: «*Je suis dans un engagement personnel, je ne cherche pas à comprendre où ça va, je suis dans l'intranquillité... je veux descendre très loin dans le désordre intérieur.*»

POUR ANTIGONE

Chorégraphie de Mathilde Monnier présentée dans le cadre du FIND les 28 et 29 septembre, à 20h30, au Monument-National.



MARC COUDRAIS

Pour *Antigone*, de Mathilde Monnier

Le Mois de la photo

Chômeur à Montréal



PELLEKRONESTEDT

Nos lecteurs fidèles ont pu découvrir, au cours de ces deux dernières semaines, le photographe suédois Pelle Kronstedt et son travail sur le thème du chômage. L'aide de l'International Artist's Studio Programm in Sweden (IASPIS) lui a permis de sillonner une douzaine de pays européens pour tenter de mieux comprendre, à travers le prisme de l'individu, ce que cache l'expression «chômeur type». À l'occasion du Mois de la photo, Pelle Kronstedt a fait de Montréal une étape de son itinéraire. Il nous présente cette semaine son troisième et dernier collage photographique sur ce thème, résultat d'un intense travail de prises de vue effectué à notre demande.

Le sujet, Montréalais, mâle, jeune et prestataire de l'assurance-emploi, loin de se laisser abattre par son statut en profite pour approfondir ses principaux champs d'intérêt et pour s'adonner à ses activités de prédilection: cette fois, la cuisine.

L'alimentation est importante, voire essentielle, en particulier pour un jeune homme qui a choisi de mordre dans la vie à pleines dents. Mais se ravitailler ne suffit pas. Il faut y trouver du plaisir.

Celui de se nourrir, mais aussi de confectionner les plats, de préparer les aliments. Notre chômeur est un jouisseur impénitent. Il a depuis longtemps cédé au plaisir, un couteau entre les dents. Ustensiles, instruments, outils de menuisier, pourquoi pas? Tous les moyens sont bons pour atteindre son but. Le plaisir n'en sera que meilleur.

La bonne chère demande du temps: de longues heures sont passées à tater les produits, à transformer la matière, à pétrir la chair qui deviendra saucisse. On a beau dire: cela forme l'esprit. Et met un point d'orgue appétissant aux trois rendez-vous des dernières semaines, dans ces pages.

	Monument-National	UQAM	Agora de la danse
	20h30 Salle Ludger-Duvernay	19h > Studio-théâtre Alfred-Laliberté	17h30 Espace Tangente
SEPT.			
28	Mathilde Monnier <i>Pour Antigone</i> un univers de contrastes	Cle De Bruce > Lynda Gaudreau < une encyclopédie vivante du corps humain + LE 27 SEPT.	Cas Public > Hélène Blackburn < danse fouguese, urgente
29			
30	Zab Maboungou <i>Cie Danse Nyata Nyata</i> <i>Incantation</i>	Cie Clara Andormatt lyrique, satirique, déconcertante > 18h	Ruth Cansfield Danco <i>Mirjam Bos</i> des énergies débridées, sensibles
OCT.			
1	Rosas <i>Drumming</i> sur la rythmique captivante de la musique de Steve Reich	Marathon chorégraphique dynamisme et diversité de la nouvelle danse 12h à 17h	Cie Salia ni Seydou <i>Fignito</i> une gestuelle profonde et fulgurante
2		LES ARTS du Maurier	
3		Métaspora Danco > Irène Stamou < dangereusement intense	Dominique Porto intense, précise, virtuose
4	Fondation Jean-Pierre Parroault <i>L'EXIL-L'OUBLI</i> première mondiale d'un maître de l'espace	Susanne Linko un regard sur l'homme africain	
5			
6			
7	Karas <i>I Was Real-Documents</i> gagnant de 3 Prix du public du FIND	Vincent Mantsoo/ Peter Chin solos métissés	Le Carré des Lombes > Danièle Desnoyers < éloquence exquise un concert de corps
8		Harold Rhéaume <i>Épitaphe</i> brillant	
9		Allas Compagnie dérision, émoi, vérité	

Plus de détails dans la brochure du Festival ou sur notre site Web

www.festivalnouvelledanse.ca

Afrique - aller/retour
Sous le signe du métissage et de l'invention!
28 SEPT. - 9 OCT. 1999

Cinéma québécois
Programme de films
africain > 14 au 26 sept.

Colloque international
*Danse: Langage propre
et métissage culturel*
30 théoriciens et critiques
30 sept., 1 et 2 oct.

Maison de la Culture
Frontenac
2 compagnies de
Côte d'Ivoire:
Tchéché > 1, 2 oct.
Cie Sylvain
Zabli > 3, 4 oct.

LES ARTS
du Maurier

**Forfaits et billets en vente
dès maintenant**
Réductions jusqu'à 45%
billetterie centrale
Agora de la danse - 840, rue Cherrier

info-danse - 514.990.3031

Billets individuels seulement
admission 514.790.1245 ou 1.800.361.4595
admission.com
Monument-National - 514.871.2224

9 oct.
Complexe Ex-Contris
Mega-fête multimédia
DJ, VJ, Hip Hop, danseurs
6-2me

**Spectacles prévus à la
Place des Arts relocalisés**
Échange de billets à la
billetterie centrale

LES ARTS

THÉÂTRE

L'automne irlandais de Françoise Faucher

Derrière une fable sur le langage: l'émergence de la femme moderne

Cet automne, coup double pour le metteur en scène Françoise Faucher, qui met la dernière main au *Pygmalion* de George Bernard Shaw tout en amorçant les répétitions d'*Un mari idéal* d'Oscar Wilde, pièce qui sera présentée en novembre chez Duceppe. Elle nous parle ici de la pièce de Shaw dont la première aura lieu au Rideau Vert mardi prochain.

SOLANGE LÉVESQUE

Depuis plus de 40 ans, Françoise Faucher poursuivait sa carrière de comédienne. Dans les années 70, elle avait bien travaillé comme conceptrice et animatrice à *Femmes d'aujourd'hui*, une émission de télé destinée aux femmes, mais elle n'avait jamais touché à la mise en scène. Jusqu'au jour où Pierre Bernard, directeur du Théâtre de Quat'Sous, lui a proposé de diriger *Elvire Jouvet 40* de Brigitte Jaques. Remarquable en tous points, la production a obtenu le prix de la meilleure production de la saison 1988-89 décerné par l'Association québécoise des critiques de théâtre. Depuis, ça n'a pas cessé: en plus de

diriger des lectures dramatiques, elle a mis en scène Racine, Georges Bernanos, Marivaux, Eric Emmanuel Schmitt, Michel Garneau, etc.

Une vision égalitaire des sexes

Wilde et Shaw: deux écrivains et dramaturges nés à Dublin au milieu du siècle dernier (tout comme Samuel Beckett et James Joyce), maîtres de l'esprit, du paradoxe et de l'ironie. Deux dialoguistes éblouissants qui s'avèrent être aussi des penseurs préoccupés par des questions beaucoup plus sérieuses qu'il n'y paraît au premier abord. À cet égard, Françoise Faucher tient à préciser que *Pygmalion* n'est pas une bluette à l'eau de rose; c'est une fine

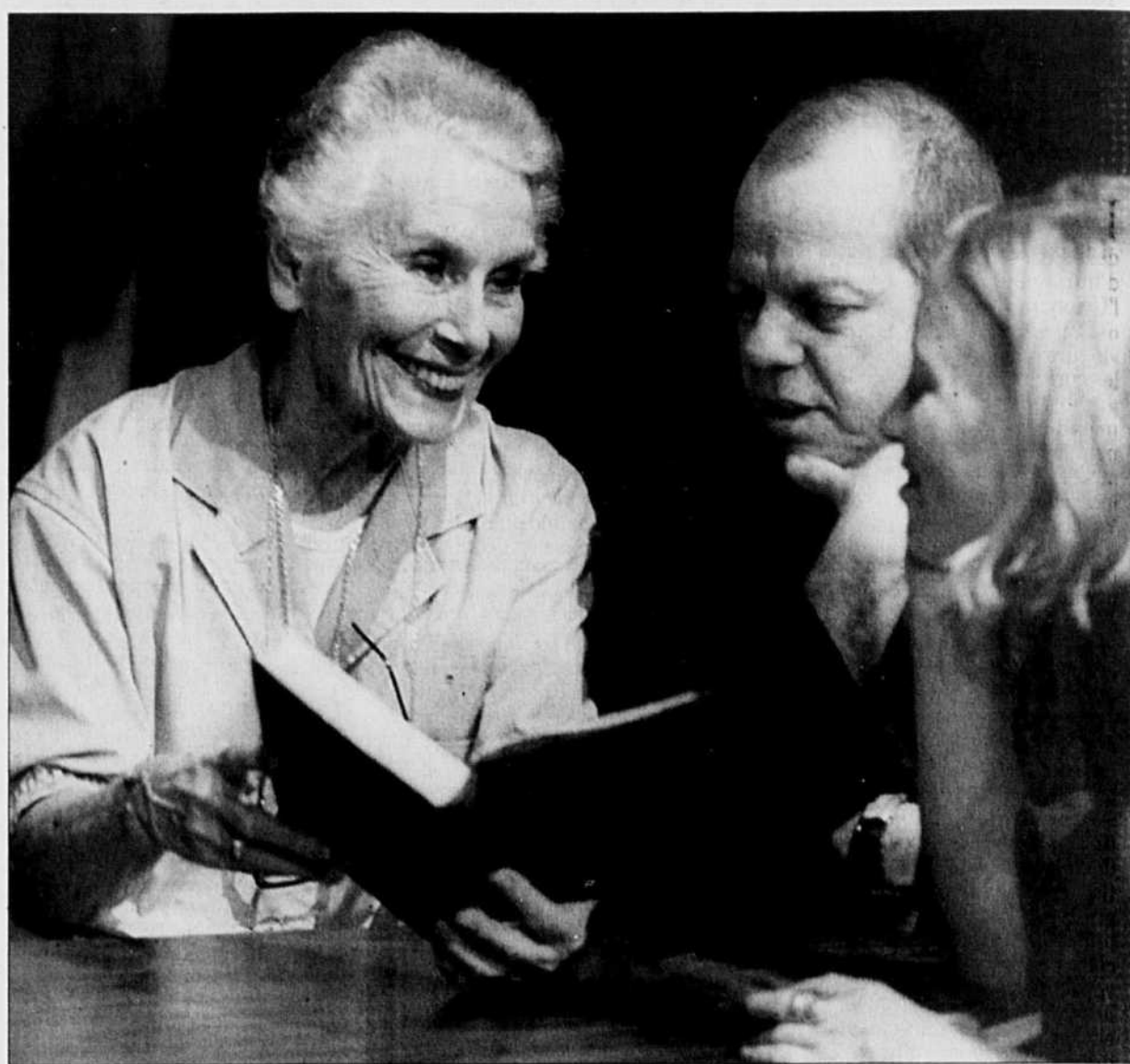
comédie dramatique vigoureuse et colorée, bien loin de *My Fair Lady*, la comédie musicale américaine très romantisée qui s'inspire des mêmes thèmes. Le propos de Shaw est beaucoup plus grave et plus émouvant, explique-t-elle: par le truchement d'une fable inspirée d'une histoire mythique racontée par le poète latin Ovide dans ses *Métamorphoses*, la pièce nous fait assister, de manière métaphorique, à l'émergence de la femme moderne.

L'œuvre de Shaw montre comment Eliza, une jeune fleuriste londonienne d'origine populaire, s'émancipe et devient une personne libre à partir du moment où elle a accès à la connaissance grâce à l'enseignement du professeur Higgins. «Elle sort de sa chrysalide pour devenir papillon et prendre son essor. Petit à petit, raconte Françoise Faucher, nous assistons à la naissance d'une femme forte qui n'est plus une femme du XIX^e siècle mais déjà une femme moderne, libre et autonome, qui prend son destin en main en sachant qu'elle est capable de mener sa vie sans dépendre de quiconque.» À son avis, le seul fait d'avoir porté ce sujet à la scène suffirait à consacrer l'auteur comme visionnaire.

Un personnage étonnant

George Bernard Shaw, qui fut aussi un critique musical et dramatique averti doublé d'un essayiste de premier plan, n'est pas considéré à la légère comme le plus grand dramaturge de langue anglaise des temps modernes; il a été lui-même un personnage étonnant à plus d'un égard. En quelque sorte, un «honnête homme» moderne. «C'était un penseur éclairé que tous les problèmes de son temps préoccupaient, questions sociales, culturelles, politiques et philosophiques, explique Françoise Faucher. Il s'intéressait aussi à la linguistique et à la phonétique, au sujet desquelles il avait lu des travaux de pointe.» Plusieurs des convictions de Shaw, substrat des combats idéologiques qu'il a menés, sont passées dans le personnage de Higgins: «On retrouve dans la bouche du professeur d'Eliza ses idées socialistes et sa vision égalitaire des sexes, ainsi que son regard acéré sur la société.»

Faucher n'est pas étonnée que *Pygmalion* ait eu du mal à trouver preneur et n'ait été montée qu'en 1914, deux ans après sa publication; de plusieurs manières, l'œuvre représentait une provocation pour la société britannique qui sortait péniblement de l'ère victorienne. «La pièce pose plusieurs questions de taille et son humour n'est pas futile. C'est une comédie intelligente et savoureuse, haute en couleur, prenante en particulier dans sa façon d'examiner l'égalité entre l'homme et la femme, souligne-t-elle. La pièce vise la cruauté dont les rapports humains sont empreints. Eliza réclame de la bonté, ce que Higgins est incapable de lui donner. On est bien loin du «happy end»! Higgins est un célibataire endurci et Eliza ne veut se mettre à son service d'aucune façon. En ce sens, c'est une jeune fille contemporaine très forte.»



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

La pièce pose plusieurs questions de taille et son humour n'est pas futile. C'est une comédie intelligente et savoureuse, haute en couleur, prenante en particulier dans sa façon d'examiner l'égalité entre l'homme et la femme.

Shaw reconnaissait lui-même que le sujet de la pièce était «impossible». «L'art ne devrait jamais être didactique, dit-on; ma pièce l'est», affirmait-il. Cet arrière-plan didactique n'a pas empêché *Pygmalion* d'obtenir un vif succès. «Ses personnages lui tenaient tellement à cœur, précise Faucher, que dans une postface l'auteur a écrit une suite à la vie de chacun.»

Une forte équipe

Au Québec, *Pygmalion* a déjà été présentée à quelques reprises: Jean-Louis Roux l'avait montée au TNM en 1976-77. Paul Hébert, qui l'avait dirigée au Trident en 1971, en a fait une autre mise en scène en 1990 à la Compagnie Jean-Duceppe. Chaque fois, l'œuvre a été donnée dans l'adaptation qu'en avait faite Eloi de Grandmont: l'action se déroulait au Québec et opposait un accent régional quelconque à un accent plus «correct». «La traduction d'Antoine Maillet reconduit la pièce dans son contexte d'origine: Londres, Angleterre. N'oublions

pas que c'est en entendant s'exprimer ses compatriotes que Shaw s'est mis en colère et a écrit sa pièce. Ce choix pose néanmoins tout un défi! explique Faucher. Pour recréer l'opposition du londonien populaire à une langue plus épurée, Antonine a dû trouver «une parlure» qui n'est ni l'argot, ni le jargon, ni la parlure acadienne. Sur le plan du langage, le contraste entre Eliza et le professeur Higgins et la «qualité» de leur relation, qui est influencée par leur manière de s'exprimer, doivent être immédiatement saisissables.»

C'est Guy Nadon, «un comédien merveilleusement généreux et créateur», souligne le metteur en scène, qui interprétera le professeur Higgins; François Tassé sera le colonel Pickering, un ami de Higgins; Raymond Legault jouera le père d'Eliza. On remarquera le retour à la scène de Monique Lepage, qui incarnera la mère de Higgins. Quant au rôle difficile d'Eliza, laquelle doit illustrer de manière précise «la transformation d'une petite

fillette du populo en femme du monde», le metteur en scène a retenu la jeune comédienne Isabelle Blais pour l'interpréter. «Une équipe extrêmement stimulante, intelligente et sérieuse, signale Faucher, qui est aussi heureuse du travail effectué par les concepteurs — Sue Turmel, assistante et régisseuse, Lucie Langlois aux accessoires, Catherine Gadouas à la musique, Michel Beaulieu aux éclairages, François Barbeau aux costumes ainsi que Catherine Granche, une jeune scénographe qui signera son premier décor.

Une signification particulière

Pour Françoise Faucher, le fait de travailler comme metteur en scène au Rideau Vert revêt une signification particulière: «Je n'ai pas oublié l'enthousiasme de Mercedes Palomino et d'Yvette Brind'Amour quand elles ont ouvert leur théâtre; quelle audace, quand on y pense! À l'époque où Duplessis régnait, remarque-t-elle, deux femmes prenaient les rênes de ce qui avait été le très célèbre Théâtre Stella. C'est là que j'ai joué mes premières comédies; c'est grâce à ses fondatrices que j'ai appris que je pouvais faire rire.»

DANSE

• LANGAGE PROPRE ET MÉTISSAGE CULTUREL

30 SEPT. 1. 2 OCT. 1999

COLLOQUE



DANS LE CADRE DU FESTIVAL INTERNATIONAL DE NOUVELLE DANSE, ARTISTES, CRITIQUES, THÉORICIENS, PHILOSOPHES ET SPÉCIALISTES EN SCIENCES HUMAINES VISERONT À CERNER LES PRINCIPALES PROBLÉMATIQUES AU CŒUR DE LA DANSE ET DE L'ART D'AUJOURD'HUI. ILS S'INTERROGERONT SUR LES ENJEUX QUE SOULEVANT LE CORPS ET LES CROISEMENTS INTERCULTURELS, À L'HEURE DE LA MONDIALISATION.

Conférenciers

Jean-Marc Adolphe • critique, programmateur de danse • France
Sally Banos • professeur d'histoire du théâtre et de la danse • États-Unis
Guy Cois • linguiste, programmateur de danse • Belgique
Ann Cooper Albright • historienne de danse • États-Unis
Roger Copeland • historienne de danse • États-Unis
Ellen Corin • anthropologue, psychanalyste • Canada
Dona Davida • ethnographe et programmateur de danse • Canada
Daniel Dobbels • écrivain et chorégraphe • France
Federico Ferrari • philosophe • Italie
Susan Leigh Foster • chorégraphe, danseuse et professeur • États-Unis
Stephanie Jordan • historienne de danse • Grande-Bretagne
Yacouba Konate • philosophe • Côte d'Ivoire
Bogumil Jowski • professeur et chercheur • Canada
André Lapeck • essayiste, critique et dramaturge • États-Unis
Laurence Louppe • essayiste et critique • France
Zah Maboungou • chorégraphe et danseuse • Canada
Jean-Charles Masséra • écrivain et critique d'art • France
Mathilde Monnier • chorégraphe • France
Jean-Luc Nancy • philosophe • France
Chantal Ponthirand • critique d'art et présidente-directrice du FND • Canada
Sarah Rubidge • essayiste et praticienne • Grande-Bretagne
Okello Sam • danseur • Ouganda
Salla Sanou • danseur et chorégraphe • Burkina-Faso/France
Richard Shusterman • philosophe • États-Unis
Iro Valaskakis Tombeck • historienne de danse et critique • Canada
Alphonse Tiérou • chorégraphe et chercheur • Côte d'Ivoire

RENCONTRE AVEC ANNE-TERESA DE KEERSMAEKER
MIDI - 2 OCTOBRE
SALLE CLAUDE-JUTRAS



Salle Claude-Jutra • 335, boul. de Maisonneuve Est
Renseignements et dépliants • 841.8077 • 15\$ • 5\$ (étudiants, abonnés du FND)
Billets disponibles à la billetterie centrale du Festival (quantité limitée)

Festival
danse

www.festivalnouvelledanse.ca

GRÂCE À CAM INTERNET, CE COLLOQUE EST ACCESSIBLE SUR NOTRE SITE WEB

«Il s'agit d'une œuvre bouillonnante, la plus achevée de Paula de Vasconcelos.»
Solange Lévesque, *Le Devoir*

«Un spectacle captivant et sauvage, sensuel, suggestif, ironique et un soupçon inquiet...»
Jean Saint-Hilaire, *Le Soleil*

«This is Paula de Vasconcelos's most sophisticated work to date. A mesmerizing, enigmatic ritual...»
Pat Donnelly, *The Gazette*

«Cruellement efficace»
La Presse

LES BACCHANTES

USINE © du 16 septembre au 2 octobre/matinée le samedi 2 octobre/billetterie: 521 4493

Mise en scène et chorégraphie: Paula de Vasconcelos. Musique: Bertrand Chénier. Costumes: Louis Hudon. Lumières: Marc Parent. Avec: Jason Caldeira, Estelle Claret, Heather Mah, Mathilde Monnier, Luc Ouellette, Marcel Pomeroy, Sarah Stoker, Paul-Antoine Taillefer. CODIFFUSEUR USINE

PIGEONS international

Un spectacle de danse inoubliable
Révélation du Festival d'Avignon 98
De la Cie Heddy Maalem (Toulouse-France)

Les Petites Formes

Le 3 octobre 1999
à 20h30
A - A A

MONUMENT-NATIONAL, THÉÂTRE DU MAURIER
1182, BOUL. SAINT-LAURENT, MONTRÉAL
MÉTRO SAINT-LAURENT OU PLACE D'ARMES
BILLETTERIE: 871-2224 • PRIX: 12 \$

LES BORÉADES

DE MONTRÉAL

Saison
1999-2000

Ensemble de musique baroque sur instruments d'époque

Vivaldi tutto d'un fiato
Le vendredi 8 octobre 1999 • 20h

London forever
Le mercredi 8 décembre 1999 • 20h

Jardin musical
Le vendredi 3 mars 2000 • 20h

Cantates allemandes
Le vendredi 28 avril 2000 • 20h
avec Matthew White, alto masculin

Chapelle Notre-Dame-de-Bon-Secours
400, rue St-Paul Est • Vieux Montréal

Abonnements: jusqu'à 12% de réduction — Les forfaits • Régulier: 71,00 \$
Ainé: 56,00 \$ • Étudiant: 41,00 \$
Information: (514) 259-5114

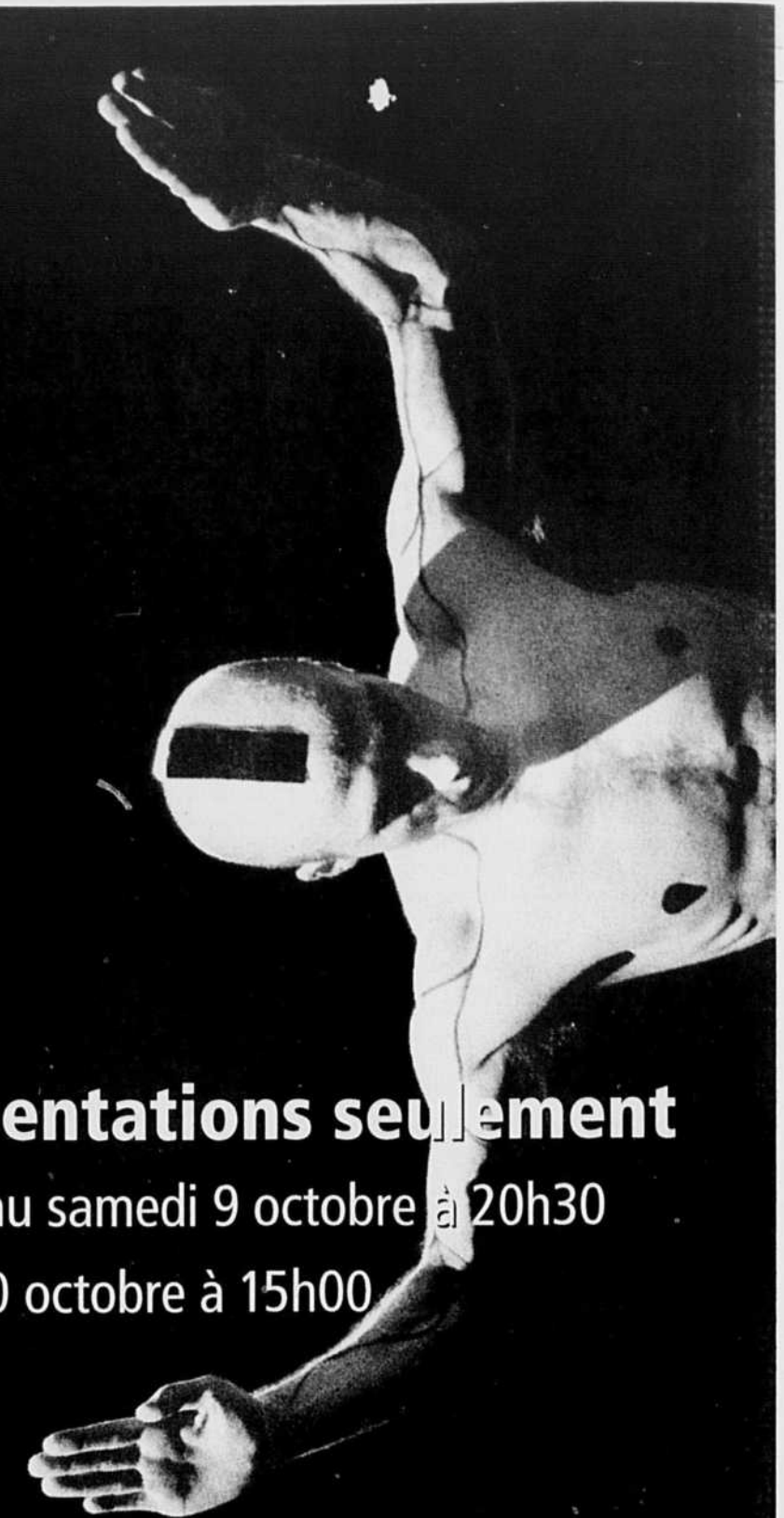


COMPAGNIE
MARIE
CHOUINARD

chorégraphié par Marie Chouinard

solo
pour homme

conservez cette page.
parution unique dans ce journal.



6 représentations seulement
du mardi 5 au samedi 9 octobre à 20h30
dimanche 10 octobre à 15h00

DO RE MI FA SOL LA SI UT
DON CRÉATION LUMIÈRE FABLE SOLITUDE
LANGUE SILENCE ÉCOUTE RÉOLUTION
ABSOLU SÉRÉNITÉ SOLO...

Des feux dans La nuit

sur une musique composée
et interprétée au piano
par **ROBER RACINE**

danseur: elijah brown
lumières: axel morgenthaler
costume: vandal

USINE ©

1345 avenue Lalonde, Montreal
(entre Panet et Visitation,
une rue au sud de Ontario)
Métro Beaudry

admission: 790-1245
info: 521-4493

prix de groupe et billets étudiants disponibles

UNE PRODUCTION DE LA COMPAGNIE MARIE CHOUINARD
EN COPRÉSENTATION AVEC L'USINE C



ARTS

CINÉMA

Quand la chair est triste

SEX: THE ANNABEL CHONG STORY

Réalisation: Gough Lewis. Image: Jim Michaels, Kelly Morris, Gough Lewis, Tony Morone. Montage: Kelly Morris. Musique: Peter Mundinger. Canada-États-Unis, 1999, 86 minutes. Cinéma du Parc.

ANDRÉ LAVOIE

Grace Quek ressemble à la voisine serviable, l'étudiante modèle et la petite fille de bonne famille. Pourtant, elle n'attend pas la nuit tombante pour assouvir ses fantasmes, s'envoyer en l'air avec tout ce qui ressemble à un homme et jouer l'allumeuse devant les caméras. En fait, passez une petite annonce, dans *L.A. Weekly* par exemple, et vous la verrez débarquer avec rien sur le dos et rien dans les poches, prête à tout pour reculer les frontières du bon goût et celles du sexe aseptisé des magazines spécialisés.

Pour les intimes, et ils sont nombreux, elle devient Annabel Chong, un croisement étrange entre une *baby-doll* aux yeux bridés et la version *soft* d'Ilsa la louve des SS. Selon elle, «*tout est possible en Californie*». C'est ce qui l'autorise à se lancer, à corps perdu il va s'en dire, dans l'in vraisemblable défi de baiser avec près de 300 hommes en moins de 24 heures, ce qui donnera lieu, le 19 janvier 1995, au *World's Biggest Gang Bang*. Elle brisera un record mais perdra son pari: 271 hommes «seulement» en dix heures. Voilà matière à être invitée sur le plateau de Jerry Springer. Le cinéaste Gough Lewis a écouté, fasciné, le récit de cette jeune femme ayant grandi à Singapour et fait une partie de ses études à Londres avant de débarquer en Amérique. Il venait de découvrir le sujet de son premier documentaire, *Sex: The Annabel Chong Story*.

Pendant deux ans, Lewis a décidé de la suivre un peu partout, de voir à quoi ressemble une star du porno dans le quotidien et mieux comprendre les motivations de Grace à devenir Annabel, au prix de sa santé mentale, voire de sa vie. Il l'a filmée sur les bancs de l'université, avec ses amis, dans l'attente angoissante d'un résultat de test pour le VIH et, surtout, auprès de ses parents, toujours à Singapour et qui ne savaient rien de sa carrière «d'actrice», et à

Le réalisateur a tout de même réussi à humaniser quelque peu cette vedette d'un cirque bien particulier et très américain

Sud, cruellement consciente de son incapacité à sortir du milieu du cinéma XXX.

Bien sûr, le réalisateur succombe, et plus d'une fois, au voyeurisme, et c'est ce qui attirera sans doute d'inattendus amateurs de documentaires... Reconnaissons qu'il a tout de même réussi à humaniser quelque peu cette vedette d'un cirque bien particulier et très américain (le triomphe de la quantité sur la qualité), qui n'a pas toujours l'air de se rendre compte qu'elle fait tourner de curieux balcons sur son nez...



SOURCE GREYCAT RELEASING

Grace Quek, vedette du film controversé de Gough Lewis, *Sex: The Annabel Chong Story*.

Londres, sur les lieux où elle fut victime d'un viol collectif. Autant de moments saisis parfois à la dérobée, où l'on ne sait plus trop si c'est Grace qui se met à nu ou Annabel qui nous fait son petit numéro de charme.

Devant un tel déballeage d'images explicites et de performances incongrues, rien d'étonnant à ce qu'elle fasse l'objet de tant d'attention, surtout de la part de ces maîtres bas de gamme du scandale futile que sont les Springer et autres Howard Stern déchainés. Le discours «officiel» de Grace Quek semble en parfaite concordance avec le crétinisme de ces émissions où elle se répand en sottes explications à saveur sociologique: emblème sexuel de la génération X qui affiche avec fierté son ras-le-bol face au sida et à la dictature du *safe sex*. Bref, tout pour alimenter un mépris croissant envers cette fille qui se dit libérée mais prisonnière de l'industrie de la porno qui l'exploitera à son insu. Pour la petite histoire, elle n'a pas touché un seul sou de la vidéocassette tirée de son *gang bang*, un immense succès commercial.

Une des grandes forces du documentaire est de pouvoir s'offrir du temps à défaut d'argent.

Ce qui sauve *Sex...* de l'ennui et, surtout, de l'aspect réducteur du reportage sur une spécialiste du racolage médiatique, c'est de constater l'évolution de Grace Quek à travers ses «péripiétés» dans l'industrie de la porno et, surtout, la maturité qu'elle acquiert à mesure qu'elle constate sa propre aliénation. Ceci ne fait pas d'elle une Camille Paglia «qui ne ferait pas seulement qu'écrire sur le sexe», selon Lewis, mais une jeune femme parfois troublée de l'image que les autres renvoient d'elle-même, soucieuse de ne pas (trop) décevoir ses parents et, malgré son diplôme de l'Université de la Californie du

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Ils sont venus en trio, cette semaine à Montréal, lancer comme une super-production *Grey Owl*, le film basé sur l'existence du fameux faux Amérindien mais vrai Britannique né Archie Belaney en 1888. Celui-ci fut adopté par les Ojibwés à 17 ans avant de devenir plus tard champion de l'écologie et de la protection de l'environnement. Ses discours et ses livres enflammaient les foules des années 30. Héros? Imposant? L'ONF a tourné force documentaires sur ce personnage, des biographies lui ont été consacrées. La documentation était au poste. Il suffisait de la consulter.

Son histoire fut donc revisitée (et le personnage, un brin nettoyé et respectabilisé) par le cinéaste britannique Richard Attenborough. Le film *Grey Owl* sort sur nos écrans la semaine prochaine, et comme il a été tourné en grande partie au Québec dans les Cantons-de-l'Est, au lac Massawippi et un peu au parc naturel de Mastigouche, qu'il s'agit d'une coproduction Canada-Royaume-Uni et que l'immense majorité de l'équipe technique était québécoise, le film est attendu ici avec impatience. Budget de 44 millions, dont la moitié provient d'ici. *Grey Owl* est un peu à nous. Attenborough ne tarit pas d'éloges sur les équipes québécoises, qu'il compare aux meilleures qu'il a côtoyées. «*Je reviendrais tourner chez vous n'importe quand*», dit-il.

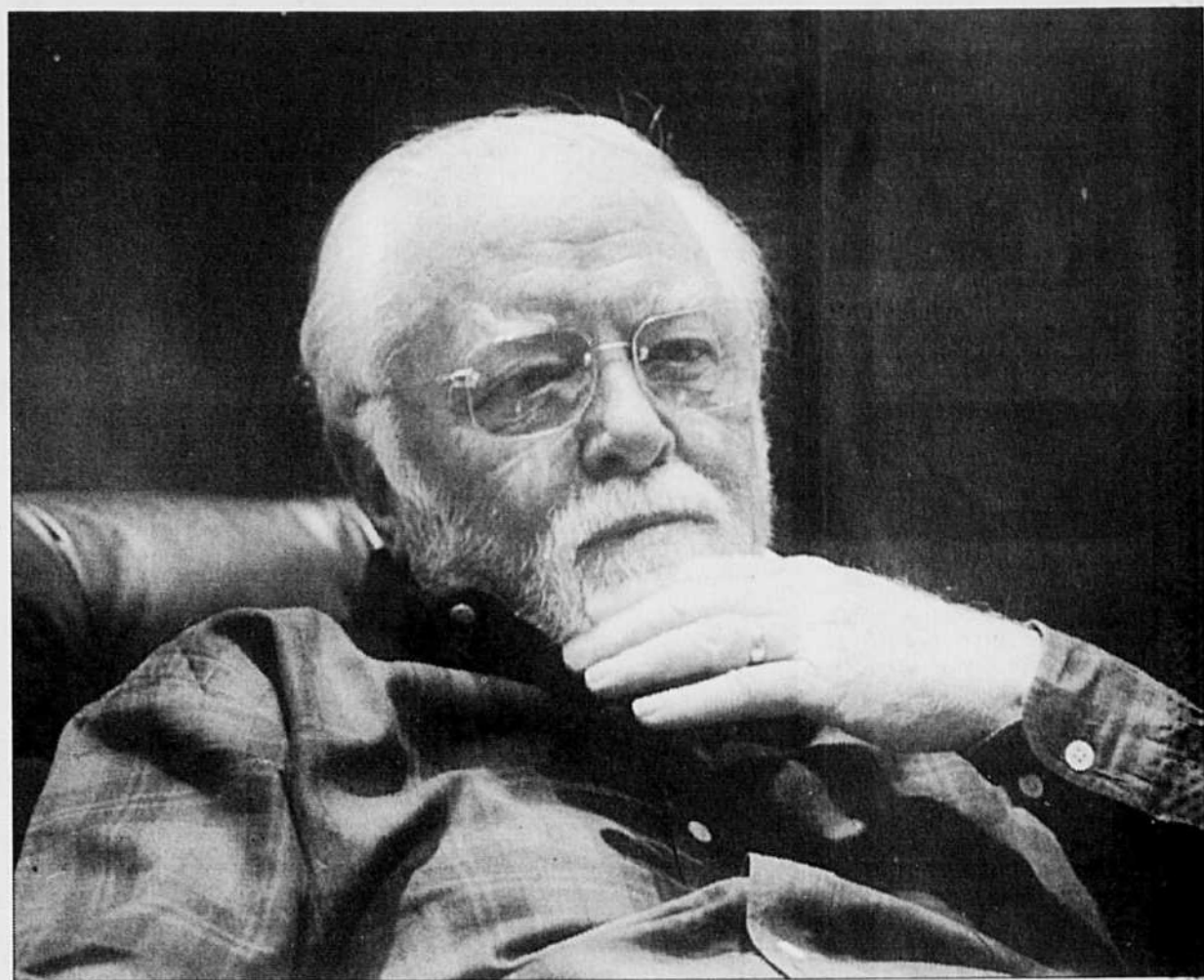
Onze années

Il rencontrait donc la presse cette semaine, aux côtés de Pierce Brosnan, qui a délaissé ses insignes de James Bond pour endosser l'habit de daim de l'Ojibwé dans la peau du héros. Au poste aussi, Annie Galipeau, une toute jeune fille de Maniwaki dont la mère est Algonquienne et le père métis. C'est elle qui incarne la dernière épouse et grande passion de Grey Owl. Le film sera beaucoup basé sur leur histoire d'amour et sur l'influence qu'eut cette forte jeune femme sur le héros.

Attenborough, le cinéaste de *Gandhi* et de *Chaplin*, adore tourner des biographies. Quand son associée de longue date, Diana Hawkins, emballée par le sujet comme projet de film, lui a brandi un article commémorant le 50^e anniversaire de la mort de Grey Owl, elle lui a demandé: «*En astu déjà entendu parler?*» «*Si j'en avais entendu parler...*», répondit-il aujourd'hui. «*Mon frère David et moi, encore enfants, avons fait la queue durant cinq heures pour assister à une de ses conférences dans les Midlands. Au cours des années 30, il était une star du calibre des Beatles ou des Rolling Stones. Il possédait un tel charisme! C'était extraordinaire. Après sa mort, quand le monde apprit qu'il n'avait jamais été Indien, les grosses compagnies de fourrure contre lesquelles il s'était battu ont sali son nom et il est un peu tombé dans l'oubli.*»

Le projet cinématographique a pris un temps fou à se voir financé. Attenborough, qui aime avoir les coudees franches, refuse de faire affaire avec des studios américains. Lui qui fut longtemps acteur (le père Noël de *Miracle sur la 34^e rue*, c'était lui) aime diriger de A à Z et signer les productions sur lesquelles il travaille. Exit la position d'interprète. Sans les studios, le processus financier est plus long. Le cinéaste tenait à donner le rôle-titre à Pierce Brosnan, qui commençait une carrière de James Bond avec *Goldeneye*. «*Les acteurs très physiques sont rares en Grande-Bretagne. Pierce s'imposait. Il avait le physique de l'emploi, pouvait apprendre les gestes du canotage, de la trappe. Je cherchais un comé-*

Attenborough, Brosnan et compagnie



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Richard Attenborough, le cinéaste de *Gandhi* et de *Chaplin*, adore tourner des biographies. Cette fois, il s'est plu à revisiter la vie de Grey Owl, fameux faux Amérindien mais vrai Britannique né Archie Belaney en 1888.

dien qui pouvait se montrer crédible en homme des bois, avec l'élégance et la sensibilité qui accompagnent le rôle.» Mais Brosnan roulait sur ses James Bond et ailleurs. D'autres problèmes de logistique se sont greffés en cours de route. Si bien qu'onze années se sont écoulées entre le premier projet et sa réalisation.

Et tout n'est pas encore réglé pour autant. Si les droits mondiaux du film ont été vendus sur scénario, il reste à convaincre un distributeur américain de prendre *Grey Owl* en charge...

Fusion

Celle qui se pince encore pour croire à sa chance, c'est la jeune et jolie Annie Galipeau. Elle avait eu quelques petits rôles, notamment dans *Shehaweh*. Quand Attenborough s'est mis en quête d'une interprète pour sa Pony, il y a quelques années, il a rencontré Annie qui lui est apparue trop jeune: «*On n'adapte pas Lolita*». Puis, les choses ont traîné en longueur. En seconde audition, elle avait grandi, mûri, mais conservé cette innocence qui lui plaisait. C'était elle. «*Lorsque je regarde sur l'affiche mon visage à côté de celui de Pierce Brosnan, je crois rêver*», lance aujourd'hui la jeune actrice. Annie a dû se perfectionner en anglais, acquérir l'accent requis surtout. Elle déclare avoir bénéficié de l'extraordinaire gentillesse d'Attenborough et de la complicité de Brosnan qui l'ont épaulée, guidée. Bien sûr, la jeune comédienne rêve d'être lancée avec ce film, tout en craignant de se voir reléguée uniquement aux rôles d'Amérindienne. Mais ça, c'est une autre histoire...

Attenborough admet avoir pris quelques libertés avec la réalité. Dans le film *Grey Owl*, le héros avouera sa véritable identité à son épouse Pony alors qu'en fait, celle-ci découvrit le pot aux roses après sa mort. «*C'est la plus grande dérogation aux faits que nous ayons commise, et ce fut à des fins de construction dramatique avant tout. On ne présentait pas le héros mort. Il a fallu*

comprimer l'histoire. Mais les gens ont besoin de héros, et je suis ravi de présenter un homme qui s'est battu pour des idéaux et fut un des premiers environnementalistes de son temps. J'aime les êtres qui changent leur société.

Brosnan, de son côté, avoue avoir adoré la dimension psychologique du rôle. L'acteur irlandais est né à la campagne mais les grands espaces qu'il a découverts au Québec l'ont grisé. L'expérience lui a entre autres permis de se rapprocher des Amérindiens, de participer à leurs danses, d'être invité à frapper le tambour avec eux. Son fils de 16 ans l'accompagnait sur le tournage et le film s'est joué aussi, pour lui, sur fond de fusion père-fils.

Cela dit, il avoue en sourdine quelques regrets. «*J'aurais préféré que l'on montre davantage les contradictions de Grey Owl. Il buvait, il a été bigame, il vivait avec le mensonge et en éprouvait un stress immense, reçu à Buckingham Palace et marchant sur une imposture. Ça ne lui enlève pas son mérite face à la cause environnementaliste qu'il défendait, mais ses zones sombres auraient sans doute gagné à se voir mises en lumière. Des scènes au cours desquelles on le voyait boire furent retranchées au montage. C'est sans doute une erreur.*»

Avant d'être James Bond ou de jouer dans *Mars Attacks!* ou *L'affaire Thomas Crown*, Brosnan fut un comédien de théâtre. «*À l'heure de haranguer les foules dans la peau de Grey Owl, je retrouvais le sentiment des planches.*»

L'acteur est un artiste engagé qui s'est beaucoup battu au nom de la santé des femmes depuis que son épouse est morte, mal soignée des suites d'un cancer. Il était ravi d'endosser un rôle qui défendait des idéaux écologiques. Et James Bond, là-dedans? «*Bon! C'est du divertissement avant tout, soit! Ça m'a donné de l'argent et la renommée. On ne peut cracher là-dessus. Sean Connery, après l'avoir si longtemps incarné, affirmait qu'il détestait James Bond. Je n'en suis pas là... mais un peu fatigué de lui tout de même, avouons-le.*»



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Pierce Brosnan



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Annie Galipeau

Tit-Cocq

de Gratien Gélinas

Mise en scène Michel Monty

Avec France Arbour, Michel Daigle, Pierre Dallaire, Ellen David, Muriel Dutil, David Francis, Stéphane Gagnon, Dominique Leduc, Brigitte Poupart et Claude Prigent

Scénographie Olivier Landreville • Costumes Linda Brunelle
Musique et bande sonore Jean-François Pedno
Éclairages Martin Labrecque • Accessoires Patricia Ruel
Chorégraphie Danielle Hotte • Maquillage et coiffure Florence Cornet
Assistance à la mise en scène et régie Alexandre Brunet

Du 29 septembre au 23 octobre

Jeudis et vendredis à 20 h; samedis à 16 h

THÉÂTRE
DENISE-PELLETIER

4353, rue Sainte-Catherine Est
Papineau ou Viau, autobus 34
Pie IX, autobus 139

Billetterie
514 253-8974

514-780-1241
1-800-361-4555
ADMISSION.COM

L'histoire d'un exclu
qui rêve du bonheur ordinaire...

ARTS

CINÉMA

Un territoire difficile à conquérir

MUMFORD

Écrit et réalisé par Lawrence Kasdan. Avec Loren Dean, Hope Davis, Jason Lee, Alfre Woodard, Mary McDonnell, Pruitt Taylor Vince, Jane Adams, Martin Short, David Paymer. Image: Ericson Core. Montage: Carol Littleton, William Steinkamp. Musique: James Newton Howard. États-Unis, 1999, 110 minutes.

MARTIN BILODEAU

Au début des années 80, le cinéaste Lawrence Kasdan était le nouveau wonder-boy d'Hollywood. Un peu malgré lui, il semble, puisque les occasions qui s'offraient à lui sont demeurées sans écho dans sa production intimiste et riche en profils psychologiques. Une œuvre qui fait la part belle aux genres qu'il aime revisiter (le film noir, le western, la comédie, etc.) et d'où ressort, au fil des *Big Chill*, *Silverado* et *Grand Canyon*, un sens inouï du portrait de groupe. On retrouve cette qualité du regard, cette affection pour les personnages décalés ou légèrement excentriques, dans *Mumford*, comédie d'un charme fou dans laquelle Kasdan semble vouloir donner un écho positif à son ombre-geux *Grand Canyon*.

Mumford, c'est à la fois le nom d'une petite ville sans histoire du Midwest et le nom de famille du jeune et sympathique psychologue qui s'y est installé récemment (Loren Dean, de *Billy Bathgate*). Par la force des confi-

dences, son cabinet deviendra — peut-être comme tous les autres, d'ailleurs — le microcosme des névroses qui affectent l'Occident contemporain: la surconsommation, par l'entremise d'une quinquagénaire mal mariée qui achète tout ce qui se vend (Mary McDonnell, une habituée du cinéma de Kasdan); la tyrannie de la beauté physique, exprimée à travers l'expérience du pharmacien obèse (Pruitt Taylor Vince), récemment abandonné par sa femme; la solitude, vécue par le jeune propriétaire de l'usine qui fait fonctionner la ville

(Jason Lee) et à qui personne n'ose parler; enfin, la fatigue accablante qu'éprouve une jeune divorcée (Hope Davis) incapable de donner un sens à sa vie et dont Mumford s'éprendra. Au risque toutefois de révéler sa propre imposture. Car imposture il y a, malgré le fait que le talent mis en pratique par le jeune homme, celui d'écouter les autres, est aussi précieux que véritable. Et que la normalité, telle qu'on la représente, est une chimère paralysante.

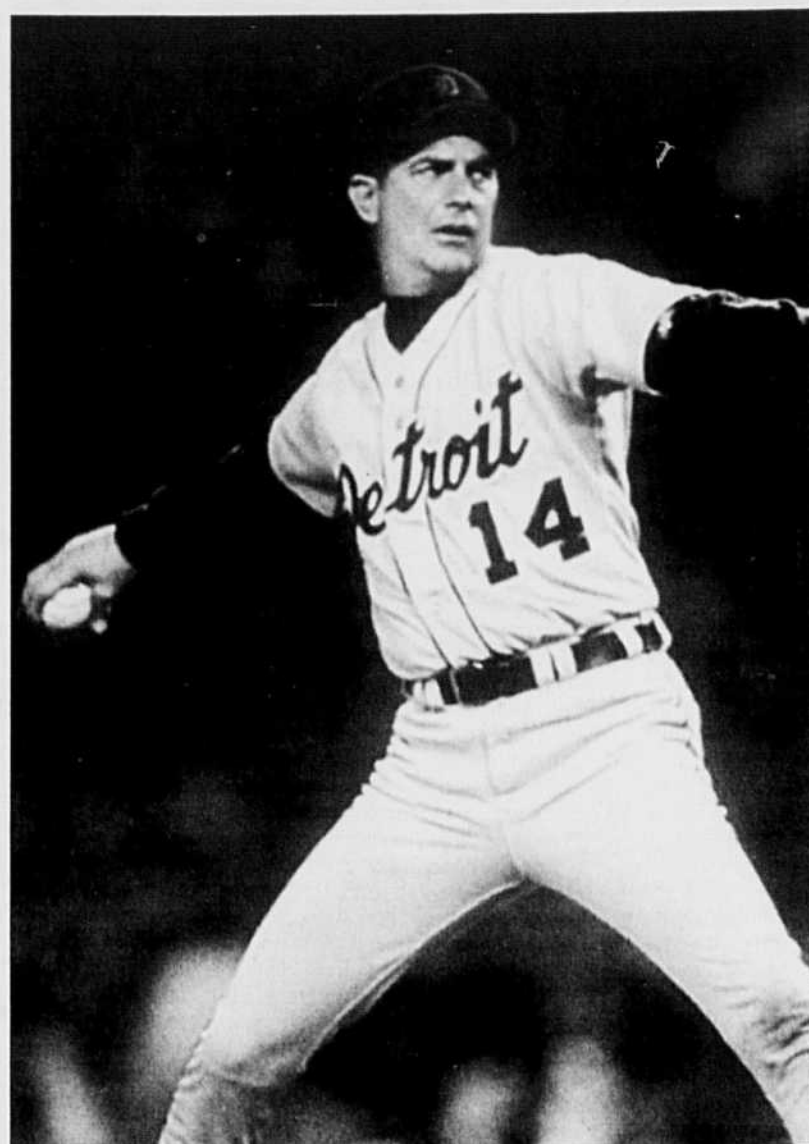
Le scénario de Kasdan met d'abord en parallèle le fonctionnement de la

ville et le protocole presque confessionnel du cabinet, puis efface tranquillement cette frontière pour ramener ses personnages, et son héros, sur un terrain commun, par nature plus glissant. Car la vie, dans les films de Kasdan, est un territoire difficile à conquérir. Et les refuges, qu'ils soient la maison endeuillée de *The Big Chill* ou l'insouciance Côte d'Azur dans *French Kiss*, sont temporaires; chaque personnage devra tôt ou tard retrouver sa réalité et sa vérité.

Ainsi, sous la surface anodine de *Mumford*, dont on peut ne voir qu'une comédie fabuleuse et bien emballée, se cache une réflexion lucide (et étonnamment optimiste) sur le monde déshumanisé d'aujourd'hui, égaré entre les paradis artificiels et aveugle face à ceux qui s'offrent gratuitement à lui. Une réflexion magnifiquement articulée par un scénario fourre-tout étonnamment solide et une distribution anti-prestigieuse, qui confie ses plus beaux personnages à des comédiens peu connus du grand public, vus pour la plupart dans des films indépendants (Taylor Vince dans *Heavy*, Davis dans *Next Stop Wonderland*, Lee dans *Chasing Amy*, etc.). À partir de cette riche galerie de portraits, dont il module les apparitions et téléguide les chassés-croisés, le film de Kasdan se déploie selon une habile structure étoilée, dont le centre (Mumford, personnage délibérément neutre) sert de lien et de liant, d'image et de miroir, de révélateur et de détonateur. Notre plaisir s'en voit décuplé.



Ted Danson, Jason Ritter, Elisabeth Moss et Loren Dean dans une scène du film *Mumford* de Lawrence Kasdan.



Kevin Costner est un lanceur pour les Tigers de Detroit dans *For Love of the Game* de Sam Raimi.

Une fascinante allégorie

FOR LOVE OF THE GAME
(AU-DELÀ DU JEU
ET DE L'AMOUR)

De Sam Raimi. Avec Kevin Costner, Kelly Preston, John C. Reilly, Jena Malone. Scénario: Dana Stevens, d'après le roman de Michael Shaara. Image: John Bailey. Musique: Basil Poledouris. États-Unis, 1999, 120 minutes.

MARTIN BILODEAU

Le cinéma hollywoodien a atteint un tel degré d'aseptie qu'on s'étonne, qu'on se réjouit, et même qu'on s'entend prononcer le mot «audace» lorsqu'un de ses rejets réussit à casser le moule en proposant un récit qui déjoue, ne serait-ce que timidement, les conventions dramatiques et structurelles qui ont aujourd'hui force de loi dans la capitale du divertissement. *For Love of the Game*, second long métrage grand public (après le très bon *A Simple Plan*) de l'ancien maître de l'horreur Sam Raimi (*Evil Dead*), transcende le modèle du drame sportif et élève son héros, lanceur étoile d'une équipe de baseball majeur, à des hauteurs psychologiques inespérées.

Le joueur, comme son équipe d'ailleurs, est arrivé à un carrefour. Le propriétaire vient de se départir du club, quoique la vente de l'équipe ne se fera qu'à la condition que son lanceur-vedette, Billy Chapel (Kevin Costner), qui n'est plus une jeunesse, tire à son tour sa révérence. Simultanément, la journaliste que Chapel aime depuis cinq ans (Kelly Preston) lui annonce qu'elle quitte les États-Unis, fatiguée de ce milieu exigeant dans lequel il évolue. La partie du soir, dans un Yankee Stadium de New York rempli de fans hostiles à son équipe, sera l'occasion pour Chapel de faire un retour en arrière et de revoir les choix sentimentaux qui ont marqué ses cinq dernières années.

Sam Raimi ne réinvente pas la roue, ni ne raconte, dans les grandes lignes, une histoire très différente de celles qu'on a déjà vues jusqu'ici au cinéma. Or, par le truchement d'une mise en scène harmonieuse et souple, d'une construction dramatique en escalier, qui fait la part belle aux flash-back ainsi qu'aux échos cognitifs qui les commandent, le cinéaste a accompli ce que d'autres ne se

donnent plus la peine de faire: un film intelligent, qui tire des fils, établit des parallèles, donne à réfléchir. Et la réflexion est d'autant plus significative que le cinéaste a installé à l'avant-plan un héros aux fêlures visibles, que le succès professionnel n'a pas immunisé contre le sentiment d'échec qui hante ses quarante ans et dont la quête rédemptrice — qui n'est pas rattachée à un événement précis, habituellement révélé dans la première bobine des films prémachés — est liée à une série de micro-événements et de regrets qui, sur le chemin de sa conscience, se redéploient en flash-back, selon un découpage modelé sur celui du sport (manche, balle, prise, etc.). Une analogie qui ne déplairait d'ailleurs pas à l'écrivain Paul Auster, qui voit lui aussi dans le baseball et sa mythologie une fascinante allégorie de l'existence humaine.

À ajouter à ce bilan positif: la richesse du traitement visuel et sonore qui, outre le commentaire musical un peu trop accaparant, nous fait partager la solitude du héros au monticule. En effet, son regard (perdu dans les gradins ou rivé sur le marbre) suscite d'audacieux champs-contre-champs, tandis que son ouïe, qu'il met au repos sur commande pour s'éviter d'entendre la foule, nous plonge avec lui dans un silence méditatif troublant.

On aurait cependant souhaité que l'audace paie jusqu'au bout. L'attribution du rôle féminin principal à une comédienne mieux connue pour son statut d'épouse de John Travolta que pour ses talents dramatiques ne donne pas les résultats escomptés. Kelly Preston constitue en effet le maillon faible de cette production, à laquelle elle n'apporte qu'hystérie et pleurnichage sans donner pleine mesure à son personnage de mère célibataire intimidée par le statut de héros national de celui qu'elle aime. Dans le rôle de sa fille un peu fantasque, la jeune Jena Malone, en quelques scènes bien écrites, établit avec lui un rapport plus intense et plus vraisemblable. Quant à Kevin Costner, un acteur narcissique — et par conséquent difficile à aimer —, le baseball lui sourit encore une fois: *Bull Durham* l'avait fait connaître, *Field of Dreams* l'avait consacré. Il a trouvé dans *For Love of the Game* un de ses meilleurs rôles, mais aussi un de ses meilleurs films. Tous deux pourraient d'ailleurs le conduire en prolongation, s'il maintient la tendance.

Un film intelligent, qui tire des fils, établit des parallèles, donne à réfléchir

« LE FILM LE PLUS SENSUEL ET LE PLUS AUDACIEUX DEPUIS 'DERNIER TANGO À PARIS' ! »
-Newsweek

« SÉDUISANT !
Un film grand public des plus provocants ! »
-Film Comment

« BRÛLANT !
Repousse les limites de l'érotisme ! »
-New York Post

« RÉVOLUTIONNAIRE !
Possiblement le film le plus sexuel jamais produit ! »
-Gear

« Comparable à "Belle de Jour" de Buñuel ! »
-Sight and Sound

Romance

Un film de Catherine Breillat

avec Caroline Ducey, Sagamore Stévenin, François Berléand, Rocco Siffredi

Après *Romance*, le film de Catherine Breillat. Image: Georges Armands AEC. Son: Paul Jais. Mixage: Agnès Gellmann. Décors: Frédérique Berthaux. Costumes: Ana Dussard Varenne. Musique: R. J. Valentin. Raphaël Tides. Une coproduction Flash Film. CD Films. Arte France Cinéma. Avec la participation du Service National de la Cinématographie, Canal + et le soutien de la Procirep.

À L'AFFICHE LE 1^{er} OCTOBRE

Après INDOCHINE
Gagnant de l'Oscar
du meilleur film étranger

Sandrine Bonnaire

Oleg Menchikov

Catherine Deneuve

Régis Wargnier présente

Est-Ouest

SERGEI BODROV JR. GRIGORI MANOUKOV TATIANA DOGULEVA BOGDAN STUPKA

HUBERT SAINT MACARY ATANASS ATANASSOV MUSIQUE ORIGINALE PATRICK DOYLE

PRODUCTION MUSICALE MAGGIE RODFORD AIR EDEL ASSOCIATED INC.

SCÉNARIO ET DIALOGUES RUSTAM IBRAKIMBEKOV SERGEI BODROV LOUIS GARDEL RÉGIS WARGNIER

UNE COPRODUCION FRANCO-RUSSO-AMÉRICAINE. LEZAR - SUB PRODUCTIONS - NUTRI FILMS - CONEVA

RETOUR EN FRANCE: 01 43 54 11 11 - 01 43 54 11 12 - 01 43 54 11 13 - 01 43 54 11 14 - 01 43 54 11 15 - 01 43 54 11 16 - 01 43 54 11 17 - 01 43 54 11 18 - 01 43 54 11 19 - 01 43 54 11 20 - 01 43 54 11 21 - 01 43 54 11 22 - 01 43 54 11 23 - 01 43 54 11 24 - 01 43 54 11 25 - 01 43 54 11 26 - 01 43 54 11 27 - 01 43 54 11 28 - 01 43 54 11 29 - 01 43 54 11 30 - 01 43 54 11 31 - 01 43 54 11 32 - 01 43 54 11 33 - 01 43 54 11 34 - 01 43 54 11 35 - 01 43 54 11 36 - 01 43 54 11 37 - 01 43 54 11 38 - 01 43 54 11 39 - 01 43 54 11 40 - 01 43 54 11 41 - 01 43 54 11 42 - 01 43 54 11 43 - 01 43 54 11 44 - 01 43 54 11 45 - 01 43 54 11 46 - 01 43 54 11 47 - 01 43 54 11 48 - 01 43 54 11 49 - 01 43 54 11 50 - 01 43 54 11 51 - 01 43 54 11 52 - 01 43 54 11 53 - 01 43 54 11 54 - 01 43 54 11 55 - 01 43 54 11 56 - 01 43 54 11 57 - 01 43 54 11 58 - 01 43 54 11 59 - 01 43 54 11 60 - 01 43 54 11 61 - 01 43 54 11 62 - 01 43 54 11 63 - 01 43 54 11 64 - 01 43 54 11 65 - 01 43 54 11 66 - 01 43 54 11 67 - 01 43 54 11 68 - 01 43 54 11 69 - 01 43 54 11 70 - 01 43 54 11 71 - 01 43 54 11 72 - 01 43 54 11 73 - 01 43 54 11 74 - 01 43 54 11 75 - 01 43 54 11 76 - 01 43 54 11 77 - 01 43 54 11 78 - 01 43 54 11 79 - 01 43 54 11 80 - 01 43 54 11 81 - 01 43 54 11 82 - 01 43 54 11 83 - 01 43 54 11 84 - 01 43 54 11 85 - 01 43 54 11 86 - 01 43 54 11 87 - 01 43 54 11 88 - 01 43 54 11 89 - 01 43 54 11 90 - 01 43 54 11 91 - 01 43 54 11 92 - 01 43 54 11 93 - 01 43 54 11 94 - 01 43 54 11 95 - 01 43 54 11 96 - 01 43 54 11 97 - 01 43 54 11 98 - 01 43 54 11 99 - 01 43 54 11 100 - 01 43 54 11 101 - 01 43 54 11 102 - 01 43 54 11 103 - 01 43 54 11 104 - 01 43 54 11 105 - 01 43 54 11 106 - 01 43 54 11 107 - 01 43 54 11 108 - 01 43 54 11 109 - 01 43 54 11 110 - 01 43 54 11 111 - 01 43 54 11 112 - 01 43 54 11 113 - 01 43 54 11 114 - 01 43 54 11 115 - 01 43 54 11 116 - 01 43 54 11 117 - 01 43 54 11 118 - 01 43 54 11 119 - 01 43 54 11 120 - 01 43 54 11 121 - 01 43 54 11 122 - 01 43 54 11 123 - 01 43 54 11 124 - 01 43 54 11 125 - 01 43 54 11 126 - 01 43 54 11 127 - 01 43 54 11 128 - 01 43 54 11 129 - 01 43 54 11 130 - 01 43 54 11 131 - 01 43 54 11 132 - 01 43 54 11 133 - 01 43 54 11 134 - 01 43 54 11 135 - 01 43 54 11 136 - 01 43 54 11 137 - 01 43 54 11 138 - 01 43 54 11 139 - 01 43 54 11 140 - 01 43 54 11 141 - 01 43 54 11 142 - 01 43 54 11 143 - 01 43 54 11 144 - 01 43 54 11 145 - 01 43 54 11 146 - 01 43 54 11 147 - 01 43 54 11 148 - 01 43 54 11 149 - 01 43 54 11 150 - 01 43 54 11 151 - 01 43 54 11 152 - 01 43 54 11 153 - 01 43 54 11 154 - 01 43 54 11 155 - 01 43 54 11 156 - 01 43 54 11 157 - 01 43 54 11 158 - 01 43 54 11 159 - 01 43 54 11 160 - 01 43 54 11 161 - 01 43 54 11 162 - 01 43 54 11 163 - 01 43 54 11 164 - 01 43 54 11 165 - 01 43 54 11 166 - 01 43 54 11 167 - 01 43 54 11 168 - 01 43 54 11 169 - 01 43 54 11 170 - 01 43 54 11 171 - 01 43 54 11 172 - 01 43 54 11 173 - 01 43 54 11 174 - 01 43 54 11 175 - 01 43 54 11 176 - 01 43 54 11 177 - 01 43 54 11 178 - 01 43 54 11 179 - 01 43 54 11 180 - 01 43 54 11 181 - 01 43 54 11 182 - 01 43 54 11 183 - 01 43 54 11 184 - 01 43 54 11 185 - 01 43 54 11 186 - 01 43 54 11 187 - 01 43 54 11 188 - 01 43 54 11 189 - 01 43 54 11 190 - 01 43 54 11 191 - 01 43 54 11 192 - 01 43 54 11 193 - 01 43 54 11 194 - 01 43 54 11 195 - 01 43 54 11 196 - 01 43 54 11 197 - 01 43 54 11 198 - 01 43 54 11 199 - 01 43 54 11 200 - 01 43 54 11 201 - 01 43 54 11 202 - 01 43 54 11 203 - 01 43 54 11 204 - 01 43 54 11 205 - 01 43 54 11 206 - 01 43 54 11 207 - 01 43 54 11 208 - 01 43 54 11 209 - 01 43 54 11 210 - 01 43 54 11 211 - 01 43 54 11 212 - 01 43 54 11 213 - 01 43 54 11 214 - 01 43 54 11 215 - 01 43 54 11 216 - 01 43 54 11 217 - 01 43 54 11 218 - 01 43 54 11 219 - 01 43 54 11 220 - 01 43 54 11 221 - 01 43 54 11 222 - 01 43 54 11 223 - 01 43 54 11 224 - 01 43 54 11 225 - 01 43 54 11 226 - 01 43 54 11 227 - 01 43 54 11 228 - 01 43 54 11 229 - 01 43 54 11 230 - 01 43 54 11 231 - 01 43 54 11 232 - 01 43 54 11 233 - 01 43 54 11 234 - 01 43 54 11 235 - 01 43 54 11 236 - 01 43 54 11 237 - 01 43 54 11 238 - 01 43 54 11 239 - 01 43 54 11 240 - 01 43 54 11 241 - 01 43 54 11 242 - 01 43 54 11 243 - 01 43 54 11 244 - 01 43 54 11 245 - 01 43 54 11 246 - 01 43 54 11 247 - 01 43 54 11 248 - 01 43 54 11 249 - 01 43 54 11 250 - 01 43 54 11 251 - 01 43 54 11 252 - 01 43 54 11 253 - 01 43 54 11 254 - 01 43 54 11 255 - 01 43 54 11 256 - 01 43 54 11 257 - 01 43 54 11 258 - 01 43 54 11 259 - 01 43 54 11 260 - 01 43 54 11 261 - 01 43 54 11 262 - 01 43 54 11 263 - 01 43 54 11 264 - 01 43 54 11 265 - 01 43 54 11 266 - 01 43 54 11 267 - 01 43 54 11 268 - 01 43 54 11 269 - 01 43 54 11 270 - 01 43 54 11 271 - 01 43 54 11 272 - 01 43 54 11 273 - 01 43 54 11 274 - 01 43 54 11 275 - 01 43 54 11 276 - 01 43 54 11 277 - 01 43 54 11 278 - 01 43 54 11 279 - 01 43 54 11 280 - 01 43 54 11 281 - 01 43 54 11 282 - 01 43 54 11 283 - 01 43 54 11 284 - 01 43 54 11 285 - 01 43 54 11 286 - 01 43 54 11 287 - 01 43 54 11 288 - 01 43 54 11 289 - 01 43 54 11 290 - 01 43 54 11 291 - 01 43 54 11 292 - 01 43 54 11 293 - 01 43 54 11 294 - 01 43 54 11 295 - 01 43 54 11 296 - 01 43 54 11 297 - 01 43 54 11 298 - 01 43 54 11 299 - 01 43 54 11 300 - 01 43 54 11 301 - 01 43 54 11 302 - 01 43 54 11 303 - 01 43 54 11 304 - 01 43 54 11 305 - 01 43 54 11 306 - 01 43 54 11 307 - 01 43 54 11 308 - 01 43 54 11 309 - 01 43 54 11 310 - 01 43 54 11 311 - 01 43 54 11 312 - 01 43 54 11 313 - 01 43 54 11 314 - 01 43 54 11 315 - 01 43 54 11 316 - 01 43 54 11 317 - 01 43 54 11 318 - 01 43 54 11 319 - 01 43 54 11 320 - 01 43 54 11 321 - 01 43 54 11 322 - 01 43 54 11 323 - 01 43 54 11 324 - 01 43 54 11 325 - 01 43 54 11 326 - 01 43 54 11 327 - 01 43 54 11 328 - 01 43 54 11 329 - 01 43 54 11 330 - 01 43 54 11 331 - 01 43 54 11 332 - 01 43 54 11 333 - 01 43 54 11 334 - 01 43 54 11 335 - 01 43 54 11 336 - 01 43 54 11 337 - 01 43 54 11 338 - 01 43 54 11 339 - 01 43 54 11 340 - 01 43 54 11 341 - 01 43 54 11 342 - 01 43 54 11 343 - 01 43 54 11 344 - 01 43 54 11 345 - 01 43 54 11 346 - 01 43 54 11 347 - 01 43 54 11 348 - 01 43 54 11 349 - 01 43 54 11 350 - 01 43 54 11 351 - 01 43 54 11 352 - 01 43 54 11 353 - 01 43 54 11 354 - 01 43 54 11 355 - 01 43 54 11 356 - 01 43 54 11 357 - 01 43 54 11 358 - 01 43 54 11 359 - 01 43 54 11 360 - 01 43 54 11 361 - 01 43 54 11 362 - 01 43 54 11 363 - 01 43 54 11 364 - 01 43 54 11 365 - 01 43 54 11 366 - 01 43 54 11 367 - 01 43 54 11 368 - 01 43 54 11 369 - 01 43 54 11 370 - 01 43 54 11 371 - 01 43 54 11 372 - 01 43 54 11 373 - 01 43 54 11 374 - 01 43 54 11 375 - 01 43 54 11 376 - 01 43 54 11 377 - 01 43 54 11 378 - 01 43 54 11 379 - 01 43 54 11 380 - 01 43 54 11 381 - 01 43 54 11 382 - 01 43 54 11 383 - 01 43 54 11 384 - 01 43 54 11 385 - 01 43 54 11 386 - 01 43 54 11 387 - 01 43 54 11 388 - 01 43 54 11 389 - 01 43 54 11 390 - 01 43 54 11 391 - 01 43 54 11 392 - 01 43 54 11 393 - 01 43 54 11 394 - 01 43 54 11 395 - 01 43 54 11 396 - 01 43 54 11 397 - 01 43 54 11 398 - 01 43 54 11 399 - 01 43 54 11 400 - 01 43 54 11 401 - 01 43 54 11 402 - 01 43 54 11 403 - 01 43 54 11 404 - 01 43 54 11 405 - 01 43 54 11 406 - 01 43 54 11 407 - 01 43 54 11 408 - 01 43 54 11 409 - 01 43 54 11 410 - 01 43 54 11 411 - 01 43 54 11 412 - 01 43 54 11 413 - 01 43 54 11 414 - 01 43 54 11 415 - 01 43 54 11 416 - 01 43 54 11 417 - 01 43 54 11 418 - 01 43 54 11 419 - 01 43 54 11 420 - 01 43 54 11 421 - 01 43 54 11 422 - 01 43 54 11 423 - 01 43 54 11 424 - 01 43 54 11 425 - 01 43 54 11 426 - 01 43 54 11 427 - 01 43 54 11 428 - 01 43 54 11 429 - 01 43 54 11 430 - 01 43 54 11 431 - 01 43 54 11 432 - 01 43 54 11 433 - 01 43 54 11 434 - 01 43 54 11 435 - 01 43 54 11 436 - 01 43 54 11 437 - 01 43 54 11 438 - 01 43 54 11 439 - 01 43 54 11 440 - 01 43 54 11 441 - 01 43 54 11 442 - 01 43 54 11 443 - 01 43 54 11 444 - 01 43 54 11 445 - 01 43 54 11 446 - 01 43 54 11 447 - 01 43 54 11 448 - 01 43 54 11 449 - 01 43 54 11 450 - 01 43 54 11 451 - 01 43 54 11 452 - 01 43 54 11 453 - 01 43 54 11 454 - 01 43 54 11 455 - 01 43 54 11 456 - 01 43 54 11 457 - 01 43 54 11 458 - 01 43 54 11 459 - 01 43 54 11 460 - 01 43 54 11 461 - 01 43 54 11 462 - 01 43 54 11 463 - 01 43 54 11 464 - 01 43 54 11 465 - 01 43 54 11 466 - 01 43 54 11 467 - 01 43 54 11 468 - 01 43 54 11 469 - 01 43 54 11 470 - 01 43 54 11 471 - 01 43 54 11 472 - 01 43 54 11 4

LES ARTS

CINÉMA

Le menteur du ghetto

JAKOB THE LIAR
(JAKOB LE MENTEUR)

De Peter Kassovitz. Avec Robin Williams, Alan Arkin, Bob Balaban, Hannah Taylor Gordon, Armin Mueller-Stahl. Scénario: Peter Kassovitz, Didier Decoin, d'après le roman de Jurek Becker. Image: Elemér Ragalyi. Montage: Claire Simpson. Musique: Edward Schearmur. États-Unis, 1999, 114 minutes.

MARTIN BILODEAU

Le passage à l'Ouest de Peter Kassovitz, cinéaste vétéran de la télévision française, n'est pas étranger à son vœu de remonter le cours de sa propre histoire, celle de son enfance à l'Est, dans une Hongrie déchirée, d'abord par la Seconde Guerre mondiale, puis par la révolution de 1956.

Tiré du roman de l'écrivain allemand Jurek Becker, déjà porté à l'écran, en 1974, par le cinéaste est-allemand Frank Beyer, *Jakob the Liar* nous ramène à l'heure de l'Holocauste, avec pour théâtre précis (et unique) le ghetto de Varsovie, où chacun devait marcher sur des œufs pour survivre et où la moindre petite imposture, le moindre mensonge, prenait des proportions gigantesques. C'est d'ailleurs ce qui se produira lorsque le charcutier Jakob (Robin Williams, aussi producteur exécutif) entend à la radio de l'état-major allemand, où il a été sommé de se présenter, que l'armée russe avance sur la Pologne. Son espoir, qu'il communique à son ami (Liev Schreiber), cause un malentendu qui lui sera fatal: auprès de ses partenaires d'infortune, il passera désormais pour l'unique possesseur d'un poste de radio dans le ghetto. Ses

Robin Williams et Bob Balaban dans *Jakob the Liar* de Peter Kassovitz

protestations n'y font rien: contraint d'«informer» ses camarades au jour le jour, Jakob se lance dans des récits fictifs et optimistes qui font naître l'espoir autour de lui et contribuent même à enrayer la vague de suicides qui secoue la communauté.

Kassovitz et son coscénariste Didier Decoin (*La Femme de chambre du Titanic*), qui travaillent à ce projet depuis une dizaine d'années, avaient dû s'en tenir à ce récit simple, à cette description précise d'une communauté sur le quivive qui, malgré un traitement candide qui rappelle celui de la fable, est assujéti à une illustration qui fait peu de compromis vis-à-vis de la réalité. Hélas, l'histoire parallèle (et quelque peu escamotée) décrivant l'amitié de Jakob pour une fillette res-

capée des trains de la mort (Hannah Taylor Gordon) témoigne pour sa part d'une candeur disneyenne aussi navrante que déplacée.

Le traitement du sujet est d'ailleurs contradictoire. D'une part, la mise en scène posée, sans effets gratuits, témoigne d'une démarche très européenne, qui appréhende le drame dans sa largeur et le place continuellement dans son contexte. Par conséquent, *Jakob the Liar* n'a rien de la traditionnelle machine à larmes hollywoodienne, qui fonctionne par effets de collisions. D'un autre côté, le lustre de la production ainsi que la musique sirupeuse qui écrase parfois ses images attestent du contraire. *Jakob the Liar* ressemble ainsi à un film hybride, porteur d'une signature, d'un regard et d'une sensi-

lité, mais aussi de marques de concessions et de traces d'usinage.

Heureusement, ce qui aurait pu paraître aux yeux des sceptiques comme l'ultime concession, soit l'attribution du rôle-titre à Robin Williams, se révèle en définitive une des plus belles surprises du film. Le comédien mesure ici ses effets, parle du regard et laisse entrevoir, sous sa carapace de clown public (qui convient aussi à Jakob), l'humanité de son personnage et la force du sacrifice qui apportera son ultime pardon. On peut parier sur la chose: si ce premier long métrage hollywoodien de Peter Kassovitz (père de Mathieu, à qui il a d'ailleurs confié un petit rôle) obtient un grand succès auprès du public, se sera surtout grâce à Robin Williams.

Chienne de vie

DOG PARK

Écrit et réalisé par Bruce McCulloch. Avec Luke Wilson, Natasha Henstridge, Janeane Garofalo, Kathleen Robertson, Bruce McCulloch. Image: David Makin. Montage: Christopher Cooper. Musique: Christopher Beck, Craig Northey. Canada, 1999, 91 minutes.

MARTIN BILODEAU

La carrière cinématographique des Laniens membres de Kid's in the Hall n'a pas réussi, du moins à ce jour, à prolonger son petit miracle d'humour tapageur et irrévérencieux. La comédie *Dog Park*, première réalisation de Bruce McCulloch, leader du groupe d'humoristes canadiens, alourdit d'ailleurs le bilan en proposant une histoire conventionnelle et platement filmée, centrée sur les chassés-croisés d'un groupe d'amis et de connaissances, histoire que les cinéastes indépendants américains tournent chacun leur tour depuis le début des années 90 en croyant chaque fois renouveler le genre.

Un parc de chiens, au cœur d'une ville anonyme (qu'on reconnaît pourtant comme étant Toronto), sert ici de carrefour à des rencontres entre jeunes adultes, voire de théâtre où se font et se défont leurs couples. Abandonné par Cheryl (Kathleen Robertson, irritante et pleine de tics), qui s'est par la même occasion approprié son chien, Andy (Luke Wilson), vague professionnel de l'édition, tente de remonter la pente, encouragé en cela par une collègue trop bien mariée (Janeane Garofalo, abonnée au genre), qui lui recommandera de prendre son temps avant de se lancer dans une nouvelle aventure amoureuse. Hélas pour lui,

Cupidon place sur son chemin chagrin une jeune comédienne (Natasha Henstridge), sorte de Fanfreluche à rabais qui nourrit dans son coin une belle rancœur contre son ex-conjoint (Gordon Currie), qui vient de la quitter pour...

Alors que le film prétend exposer la solitude des individus en mettant en relief leur attachement à l'univers canin, par lequel ils arrivent à communiquer aisément avec l'extérieur, le scénario nous éloigne peu à peu de cette promesse, au profit de l'habituelle chaîne conjugale vaguement vaudevillesque, laquelle sert de prétexte à une enfilade de «one-liners» dont plus de la moitié tombent à plat.

Pas une seule idée de mise en scène ne vient intensifier cette comédie sans saveur, dans laquelle quelques autres membres de Kids in the Hall, outre McCulloch lui-même, font leur petit numéro avant de reprendre le chemin du hors-champ. Mark McKinney, en humain dysfonctionnel spécialisé dans la psychologie canine (son cabinet sert aussi de lieu de rencontre à plusieurs personnages), et Harland Williams, en exhibitionniste perdant, renvoient leurs vis-à-vis à leur solitude, à leur besoin de normalité et de confort affectif. Une réelle réflexion sur la solitude humaine et le mal urbain aurait pu élever de quelques crans cette comédie qui, sur son monticule d'idées toutes faites, se contente de regarder l'horizon en cherchant la meilleure blague à raconter. En entretenant bien sûr les malentendus d'usage et en multipliant les coïncidences préfabriquées, de sorte que le train-train de *Dog Park* ressemble à celui de n'importe quelle autre comédie indépendante américaine, dont on a déjà dit, cent fois dans ces pages, à quel point elles n'étaient en rien annonciatrices d'un avenir prometteur pour ses artisans.

Épisode stalinien

EST-OUEST

Réalisation: Régis Wargnier. Scénario: Rouskum Ibragimbekov, Sergueï Bodrov, Louis Gardel, Régis Wargnier. Avec Sandrine Bonnaire, Oleg Menshikov, Catherine Deneuve, Sergueï Bodrov jr. Image: Laurent Dailland. Musique: Patrick Doyle.

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Régis Wargnier, qui ces dernières années a réalisé surtout des œuvres assez commerciales, comme *Une femme française* et *Indochine*, fut aussi le cinéaste plus intimiste de *Je suis le seigneur du château*. Il semble vouloir désormais s'enfoncer dans les grosses productions d'époque avec un bonheur mitigé. À lire le projet d'*Est-Ouest*, on se laissait pourtant aller à l'attente. La présence à la distribution de Catherine Deneuve et de Sandrine Bonnaire, face soleil et face ombre de la féminité, celle aussi d'Oleg Menshikov, un des acteurs fétiches de Mikhalkov, annonçaient un bon cru, comme cette incursion dans le passé de l'Union soviétique stalinienne.

Hélas, *Est-Ouest* ne remplit guère ses promesses. Bizarrement, il ressemble à un ancien film de propagande d'Europe de l'Est avec un propos inversé. Les leurreurs du stalinisme y seront dénoncés à si gros traits qu'on se croirait dans l'univers manichéen de *Tintin au pays des Soviets*. Il faut dire que bien des gauchistes français se sont laissés bernier par les promesses du communisme... avant de tomber de haut et de brûler ce qu'ils avaient adoré.

Soit! Mais fallait-il charger le trait à ce point? Le film, en partie basé sur des histoires vécutées, a pour base un épisode du stalinisme: en 1946, le Petit Père des peuples invita tous les Russes blancs réfugiés en France à rentrer au pays, leur fournissant des passeports et leur promettant le bonheur. Mal leur en prit. Le

film braque son projecteur sur un couple piégé, lui Russe blanc médecin (Oleg Menshikov), elle son épouse française (Sandrine Bonnaire) et leur fils répondant oui à l'appel de Staline. L'enfer les attendra, dans une petite maison de chambre sordide où des yeux espions les épie et où la liberté est un vain mot.

Comment le couple éclatera puis se réconciliera sous la pression, comment l'épouse et son fils parviendront à s'évader des années plus tard du petit paradis russe avec l'aide d'une grande actrice rencontrée lors de sa tournée russe (Catherine Deneuve), tel est le propos du film.

Platement tourné sur un scénario sans envol, et surtout avec un manque flagrant de finesse et de nuances, ce film d'anti-propagande russe n'épargne aucun détail misérabiliste sur la vie du couple: chambre minable, endoctrinement quasi absolu de la population, exécutions sommaires, sans oublier les violons des romances croisées: une aventure de la dame avec un jeune voisin (qui s'évadera héroïquement à la nage jusqu'à un lointain bateau), et de monsieur avec une voisine, le sacrifice final du mari. Sandrine Bonnaire joue les antistars avec application et Deneuve les stars avec une ostentation dans le superbe qui frise le ridicule. Oleg Menshikov, qu'on a connu plus inspi-

Un film
platement
tourné sur
un scénario
sans envol,
et surtout
avec un
manque
flagrant
de finesse et
de nuances

ré dans *Soleil trompeur*, s'acquie de son incarnation du faux lâche et du vrai héros qui a attendu son heure avec mollesse. La direction de ses solides acteurs accuse bien des déficiences. C'est vraiment le scénario qui des dessert et qui eût gagné à se voir dilué dans un regard plus subtil. Cette grosse charge historique a d'ailleurs perdu sa portée, après la chute de l'Empire soviétique, et ne fait que donner un coup d'épée dans l'eau sans nourrir le débat et sans parvenir à l'incarner de façon émouvante et crédible.

GAGNANT - FFM '99
PRIX DE LA MISE EN SCÈNE

« Impressionnant! Extrêmement émouvant! L'un des meilleurs films francophones des dernières années. Réminiscence des meilleurs films de Jean-Claude Lauzon. »
Brendan Kelly, VARIETY

« Thriller psychologique rempli d'audace et de trouvailles... Louis Bélanger surgit avec une vision et une écriture dynamiques, des idées originales. »
Odile Tremblay - LE DEVOIR

« La plus intéressante découverte québécoise en dix ans... Superbement interprétés par Gabriel Arcand et Sylvie Moreau. »
Luc Perreault - LA PRESSE



UN FILM DE LOUIS BÉLANGER

GABRIEL ARCAND SYLVIE MOREAU

LOIRAIN DUFOUR PRÉSENTE UN FILM DE LOUIS BÉLANGER AVEC GABRIEL ARCAND SYLVIE MOREAU
HÉLÈNE LOISELLE SARAH LECOMTE-BERGERON PIERRE COLLIN ROGER LÉGER
VITTORIO RUSSI GRISLAIN TACHELIERE FRANÇOIS PAPINEAU
UN SCÉNARIO DE LOUIS BÉLANGER RÉALISATION PHOTO JEAN-PIERRE ST-LOUIS RÉALISATION ARTISTIQUE COLOMBE RARY
COSTUMES SOPHIE LEFEBVRE MONTAGE GUY BÉLANGER STEVE HILL SON MARCEL CHOUINARD LOUIE COLLIN
MONTAGE LOIRAIN DUFOUR UNE PRODUCTION DE COOP VIDÉO DE MONTREAL DISTRIBUTION ET VENTES MONDIALES FILM TONIC
PRODUIT AVEC LA PARTICIPATION DE TÉLÉFILM CANADA SOCIÉTÉ DE DÉVELOPPEMENT DES ENTREPRISES CULTURELLES - QUÉBEC

13
ANS +

À L'AFFICHE!

CINÉPLEX ODEON QUARTIER LATIN BOUCHERVILLE LAVAL (Galerias) MAISON DU CINÉMA
FLEUR DE LYS CINÉMA 9 CINÉMA PIVE
TROIS-RIVIÈRES O. GATINEAU STE-ADELE

Festival de Cannes - Sélection Officielle

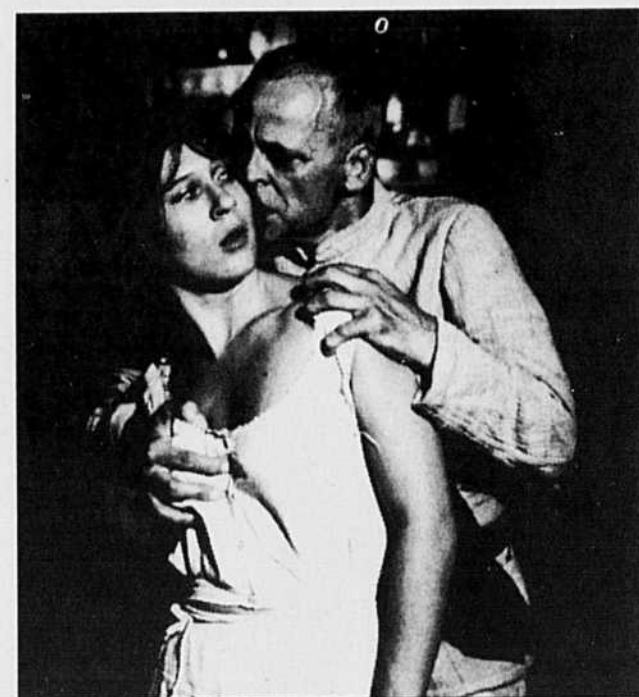
« UN COUP DE COEUR ! »

Odile Tremblay, Le Devoir

« ...TOUT SIMPLEMENT PASSIONNANT !

AVEC HUMOUR, LE FILM ILLUSTRE
LA RELATION D'AMOUR-HAINE TISSÉE ENTRE
CES DEUX ÊTRES HORS DU COMMUN... »

Gilles Marsolais - 24 Images



MON ENNEMI INTIME

Klaus Kinski

(MEIN LIEBSTER FEIND)

version originale avec sous-titres français

Un film produit et réalisé par
Werner Herzog

FILM TONIC

À L'AFFICHE!

eXCentris

3536, boul. St-Laurent
Billetterie: (514) 847-2206

COMPÉTITION OFFICIELLE CANNES 1999

CATHERINE DENEUVE EMANUELLE BEART VINCENT PEREZ
JOHN MALKOVICH PASCAL GREGGORY
MARCELLO MAZZARELLA MARIE-FRANCE PISTIER

LE TEMPS RETROUVÉ

UN FILM DE RAOUIL REIZ

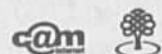
À L'AFFICHE!

eXCentris 3536 Boul. St-Laurent (514) 847-2206

Présenté du vendredi 17
au jeudi 30 septembre
à 15 h 40 et 19 h 40

Le 24 septembre à 19h40
en présence de la réalisatrice

LE PARALLÈLE, Ex-Centris
3536, boul. Saint-Laurent Montréal
CINÉMA PARALLÈLE tél. 514.847.3536 eXCentris



Productions Les films du trieyelo
Distribution Cinéma libre

Avant le jour

Un film de Lucie Lambert

«...Lucie Lambert signe une œuvre belle et âpre »
— Georges Privet, Voir

«...une poésie du réel disparue de nos écrans. »
— Denis Côté, Ici

«...un objet singulier dans la mouvance actuelle du documentaire. »
— André Lavoie, Le Devoir

« Il y a là tout un art de l'attente et de la révélation. »
— Gérard Grugneau, 24 Images

«...un film qui prend le temps d'enregistrer la vie, d'observer,
d'écouter et de contempler. »
— Elie Castiel, Séquences

Splendeur à quatre

FRANÇOIS TOUSIGNANT

FRIEDRICH CERHA — STRING QUARTETS 1-3

Friedrich Cerha: *Quatuors à cordes* nos 1 (1989), 2 (1989-90) et 3 (1991-92); *Huit mouvements pour sextuor à cordes* d'après les *Fragments* de Hölderlin (1995). Quatuor Arditi Irvine Arditi et Graeme Jennings, violon; Garth Knox, alto; Rohan De Saram, violoncelle; avec Thomas Kakushka, alto et Valentin Erben, violoncelle. Durée: 77 minutes 31. CPO 999 646-2

Friedrich Cerha s'inscrit directement dans la tradition viennoise la plus pure, celle qui, au temps de Haydn, Mozart et Beethoven, fut au cœur de l'Europe et qui est devenue le centre de référence de toute pensée musicale occidentale; celle aussi de Schönberg, Berg et Webern, qui a plus que tout autre modifié les moyens de faire de notre tradition instrumentale. Une tradition qui passe par Schubert, Strauss, Brahms, Reger, Mahler et qui curieusement vit une période de sclérose en ce moment, n'arrivant pas à faire face aux flambeaux allumés par l'électroacoustique, les volte-face de l'avant-garde et des prises de positions américaines. Vienne semble s'enfermer dans son rôle d'institution traditionnelle, peu encline — contrairement à autrefois — à une mouvance esthétique qui ébranlerait sa prétendue suprématie.

Cerha est connu du grand monde musical pour une réalisation formidable: c'est lui qui a terminé l'orchestration et la composition du troisième acte (quelques petits passages seulement) du deuxième opéra de Berg: *Lulu*.

Après des débuts académiques, il se lance dans l'expérience sérieuse, déterminante. Sa plume faite, son langage formé, avec un catalogue important, subitement il se tourne vers le quatuor à cordes à la mi-cinquante. C'est que, parallèlement à la musique européenne, il découvre les musiques du monde. Un séjour au



Friedrich Cerha · String Quartets 1-3
Arditti Quartet

WDR

Maroc sera déterminant pour son amour de la musique arabe de tradition classique.

Les quatuors sont donc le fruit d'une intégration d'éléments modernes des gammes arabiques, notamment l'exploitation expressive et systématique des micro-intervalles (des intervalles plus petits que notre tempéré demi-ton). Cerha y vient non seulement pour la facilité de réalisation technique, mais aussi, on le sent à écouter les quatre œuvres présentées ici, par une recherche sur l'intimité qui aboutit à la découverte d'un nouveau monde.

En ce qui concerne l'esthétique, Cerha ne peut — ni ne veut — renier son héritage. Des influences, oui, de trois types: la culture occidentale du quatuor à cordes, les intervalles arabes, une fascination des variations d'unisson empruntée à Scelsi. Une fois cela admis, une voix se met à parler.

C'est la grande beauté des trois

quatuors. Dans un discours absolument abstrait, une profondeur de sens naît de la beauté du choc entre les moments plus lisses et l'agitation par endroits étouffante des ostinatos. L'abstraction demande qu'on s'attache au geste plus qu'aux notes, une force du Quatuor Arditi.

Les interprètes prennent des risques et osent ouvrir des portes sans que jamais baisse la qualité de leur jeu — collectif comme individuel — et, surtout!, l'inspiration qu'il font ressortir partout.

Le premier quatuor est une pure splendeur qui pousse plus avant le *delirando* et le *desolato* typique de la *Suite lyrique* de Berg. L'opposition se fait même entre les grandes montées agitées très «sérielles» et les redescendentes douloureusement marquées des sensations orientalisantes. Fascinant pour l'oreille.

De forme à peu près identique, le second, écrit dans la foulée du premier, part lui aussi de l'expérimenta-

tion sonore pour passer par l'agitation stressante et revenir vers les textures éthérées. Les procédés rythmiques sont plus incisifs, comme des mouvements d'horloge qui se détraquent (Ligeti) et où la musique ne craint pas le silence (Nono).

Si je cite Luigi Nono, c'est que le sextuor qui clôt le disque — la composition la plus récente — s'inspire des mêmes *Fragments* de Hölderlin. Après l'abstraction des trois quatuors, voici donc, avec deux instruments en plus, le retour d'un certain programme dans la musique. Chaque fragment musical s'inspire d'un poème de Hölderlin qu'on retrouve dans la pochette. Le jeu des correspondances baudelairiennes peut alors laisser aller son cours sans entrave, pour peu que vous puissiez lire l'allemand ou l'anglais: on a omis une traduction française.

Comme le troisième quatuor, c'est le plus «viennois» des opus présentés. Un drôle de jeu de balancement et d'exploitation de timbres jouant sur la représentation du nihilisme de la folie et du retrait du monde avec une douleur que les interprètes n'arrosent pas de crème fouettée. Parfois, c'est presque insoutenable tant la progression est inexorable. Ce n'est pas le genre de musique à mettre entre toutes les oreilles: comme de la véritable musique de chambre pour cordes, cela demande un effort, une aspiration et un raffinement récompensés par la richesse du contenu artistique.

Sans se proposer comme une révolution dans le monde du quatuor, on entend un compositeur qui a quelque chose à dire, et sait com-



ment le dire. Quand cela se double d'interprètes qui le comprennent et savent le traduire, on a un grand disque.

LA NEF — PERCEVAL

La Nef: *Perceval, la quête du Graal*, tome 1. Daniel Taylor (contre-ténor): Perceval; Claire Gignac (contralto, flûtes à bec, percussions): la Veuve dame; Viviane LeBlanc (soprano): Blanchefleur; Catherine Hermann (soprano, dulcimers): une jeune fille; Nicolas Lemieux (ténor): le chevalier Vermeil; Rafik Samman (baryton, santour, percussions): Arthur; Besty MacMillan (basse et dessus de viole); Robin Grenon (harpe); Eric Mercier Chalémie, penny whistle); Sylvain Bergeron (guitare ancienne). D'après le texte de Chrétien de Troyes. Durée: 55 minutes 26. Dorian DOR-990271

Autant *Montségur*, la tragédie cathare m'avait plu, autant je ressens un certain malaise devant cette nouvelle production de La Nef. Le type de voix est toujours aussi approprié et le ton de celles-ci plaisamment naturel. La sonorité strictement instrumentale aussi a de quoi plaire. Les arrangements illustrent bien les divers caractères des divers tableaux au cours desquels se déroule l'action. C'est superbement enregistré.

Ce qui gêne, c'est la nature même de la musique, trop sentimentale et larmoyante. Quoi, après l'histoire si poignante de *Montségur*, la Nef se met à faire une compétition aux films médiévaux à l'eau de rose? Car ce ne sont que des moments doux de partitions cinématographiques comme *Braveheart* ou *Willow* qu'on entend ici. Je comprends qu'on ne peut pas toujours réinventer le Moyen Âge mais, faute de documents solides, les musiciens ont arrangé là une sorte de pot-pourri de ballades anglo-saxonnes et de mélodies qui flirtent parfois avec la musique country.

Quelquefois la voix de Daniel Taylor s'épanouit en belles arabesques,

le côté un peu «archaïque» des modes se fait timidement sentir. Au moment précis où on croit embarquer, la guimauve refait surface. En spectacle, l'artifice de représentation peut pallier, surtout avec l'engouement actuel pour les épopées médiévales. En disque, tout seul, cela prépare bien au sommeil. Pour rester en éveil, on se retourne vers d'autres productions du répertoire de la même époque. C'est autrement plus animé, raffiné et vivant.

SCHÖNBERG — BERG — WEBERN — PIANO MUSIC

Arnold Schönberg: *Trois pièces*, op. 11; *Six petites pièces*, op. 19; *Cinq pièces*, op. 23; *Suite*, op. 25; *Pièces* op. 33a et 33b; Alban Berg: *Sonate*, op. 1; Anton Webern: *Variations*, op. 27. Peter Hall, piano. Durée: 78 minutes 12. Naxos 8.553870

Un autre enregistrement de cette intégrale de l'œuvre pour piano de la deuxième école de Vienne. Un autre enregistrement qui, lui, ne fera pas école cependant. Non pas que le pianiste Peter Hall manque de moyens; au contraire, il maîtrise la virtuosité et la sonorité, rend ce répertoire avec ses beaux climats poétiques comme ses oppositions brusques et sait même dé-coder l'humour schenbergien.

On reste indifférent par le manque de précision dans les passages à l'écriture plus fournie, par un détachement un peu trop constant du sujet. En plus, la prise de son n'est pas des plus fameuses. L'écho noie et il y a comme un filtre entre la musique et nos oreilles qui fait perdre du charme aux sonorités imaginées par les trois Viennois. Dommage, car on sent un pianiste qui maîtrise ce répertoire et qui n'a pas su le rendre comme il semblait le vouloir sur disque.

Pour la découverte, ou entendre une nouvelle approche, ce n'est quand même pas de l'argent gaspillé. On reste pourtant loin de la magistrale réussite de Maurizio Pollini. Si vous la trouvez, même à coût plus élevé, elle vaut encore le détour et le moindre sou que vous y mettez.



On est toujours dans votre chemin

Que ce soit au départ ou à l'arrivée, vous êtes toujours en bonne compagnie avec l'équipe du 105.7

105.7
Rythme FM

LES ARTS

Zone de turbulence

Vous ouvrez un journal, vous regardez les informations télévisées depuis quelque temps, et vous vous dites comme ça: Tiens donc! La culture traverse une période de turbulence. Mieux vaut attacher sa ceinture parce que ça brasse d'une drôle de façon. En prenant de l'altitude pour observer la géographie ambiante, le terrain survolé vous apparaît tout à coup fort escarpé lui aussi. Assez pour hésiter entre le rire et le vertige. Le rire l'emporte un moment.

Pas de doute: les Journées de la culture qui rouleront en fin de semaine s'offrent un drôle de paysage en arrière-plan. Dans les arêtes du profil national, le fleuve culturel semble détourné de son cours par les reliefs accidentés d'intérêts extérieurs intempestifs: syndicaux, financiers, politiques qui lui pompent le flot avec une belle vigueur. Étrange panorama, cocasse par moments, mais assez monstrueux au bout du compte, presque cul par dessus tête. Il faut dire qu'on est en pleine saison de séismes...

C'est le monde à l'envers. Voilà les profs qui font les activités parascolaires buissonnières en guise de moyens de pression et les écoliers devenus moralistes (ravis du congé, tout de même) défilant pour réclamer leur dû. Et ceux-ci de bloquer les ponts devant des automobilistes rageurs qui se remémorent soudain l'été indien et s'offrent des fantasmes de scalp sur leurs chers petits. Autre ahurissant spectacle: celui de l'école, drapée dans une dignité désormais dérisoire, demandant aux élèves de revenir sagement et en rangs d'oignon dans les classes. Elle ose encore brandir l'épouvantail à moineaux des penums, des retenues, alors que les



Odile Tremblay

enseignants eux-mêmes rêvent de débrayer. Morts de rire, les élèves et nous aussi. C'est le cirque dans le monde adulte, pourquoi se gêneraient-ils? Une petite récréation avec ça? Et quelques vitrines fracassées pour le plaisir du sport.

Sauf que les institutions culturelles, surtout celles qui organisent des spectacles pour enfants, victimes au bûcher, prennent l'affront en pleine poire. Sauf que ce sont autant de tableaux, de concerts, de films, de sorties scientifiques de moins pour des jeunes qui en ont, à tout prendre, bien besoin. Bénévoles à leurs heures peut-être, mais un peu trop cyniques, ces enseignants-là. Et à courte vue avec ça. Les liens entre eux et les artistes se coupent et gageons que ce sera long à raccommoder. Quant aux élèves... il n'y a plus qu'eux pour se soucier un tantinet de culture dans cette affaire. On se pince pour y croire.

Cynisme dévoilé, disons-nous. Après les révoltes des écoliers, arrive celle des journalistes, ceux du *Journal de Montréal* réclamant au CRTC de se pencher sur le com-

portement inquiétant de leurs patrons, excédés qu'ils sont de voir TQS se faire dorer le portrait dans leurs pages et à pleines «unes» au détriment des autres chaînes de télévision. Depuis que Québec, le propriétaire du *Journal de Montréal*, est devenu celui de TQS aussi, adieu le semblant d'éthique et bonjour les conflits d'intérêts! Pour que les journalistes de ce tabloïd, qui en ont vu d'autres dans le champ des concessions et des couleuvres à avaler, s'indignent ainsi, il faut qu'ils soient à bout et que les ficelles dépassent de façon abusive!

Ô lecteurs qui n'avez pas compris fin seuls à quel point la plogue se déguise parfois en information culturelle dans le merveilleux monde des médias, laissez vos dernières illusions sur le pas de cette porte. Il n'y a pas de plancher à l'enfer, comme disait l'autre...

Notre scène culturelle semble bel et bien tricotée ces jours-ci pour faire la joie des caricaturistes, tant la galerie grimace en chœur. Faudrait déjà sortir les masques d'Haloween et faire circuler les citrouilles. C'est qu'on a pris quelque avance sur le calendrier des célébrations...

Quand une Sheila Copps obsédée d'unifolié s'offre par-dessus le marché l'idée lumineuse (écartée, Dieu merci, car ça allait barder!) d'apposer sa feuille d'érable sur tous les livres canadiens, on refoule ses derniers ricanements en se demandant où le navire s'en va. À croire, en voyant courir tout ce beau monde, qu'il n'y a plus ni livres, ni sorties au musée en groupes scolaires, ni information culturelle objective qui tiennent. Le rideau de scène s'ouvre tout grand après les trois toc, toc sur ceux qui considèrent

la culture comme un instrument plutôt qu'un but. Enseignants, éditeurs de journaux, gouvernements, commanditaires: tous unis pour envoyer la rondelle culturelle servir leur camp. Ça devient trop criant soudain, cet opportunisme institutionnalisé. L'indécence se met de la partie.

Si bien que les artistes ragent, que les journalistes se rebiffent et que les étudiants défilent dans les rues. Allez leur donner tort! C'est une crise de valeurs qui se profile derrière l'écran et dont ils sont les otages. Je ne veux pas vous faire le coup du sermon sur la montagne en évoquant la moralité publique qui prend l'eau. N'empêche, c'est un peu ça, le topo du jour. Les codes de déontologie s'effritent de toutes parts et la loi du profit s'étire comme une chatte repue dans l'espace vacant. Quand le terrain s'écroule de ce côté-là, rares sont ceux qui ressentent encore le besoin de cacher un peu leur jeu, même mollement et de la main gauche, en défendant à coups de langue de bois les grands idéaux de la culture et de la probité. Ils bombent le torse et parlent argent, salaires, gains, intérêts politiques, tribunes de visibilité, moyens de pression. C'est du sérieux, du solide. Que la culture retrouve sa juste place au rang des accessoires de théâtre à ressortir au moment opportun et que les joueurs de flûte, les enfants turbulents et les préposés à la plogue mangent leur pain noir en attendant. Sauf que certains d'entre eux commencent bel et bien à se révolter et que la pagaille s'installe. À trop tirer sur l'élastique du cynisme, il finit par vous atterrir tout bonnement sur le nez. Morale de cette histoire: aucune.

otremblayledevoir.com

MUSIQUE ANCIENNE

Kenneth Gilbert et l'amour du métier

Les instruments électroniques «en sont à leurs balbutiements». Le claveciniste Kenneth Gilbert ne rejette pas pour autant une veine de production qui doit encore se perfectionner. Mais un instrument qui n'a jamais besoin d'être accordé peut revêtir à ses yeux un attrait certain! «Vous comprenez que je me garderais bien d'en jouer pour un récital», ajoute prudemment le célèbre claveciniste, qui possède une importante collection d'instruments d'époque — là-dessus, son critère d'acquisition fut plutôt «utilitaire», il ne se considère pas comme un collectionneur dans l'acception habituelle.

CLÉMENT TRUDEL
LE DEVOIR

Kenneth Gilbert est celui qui conçut le premier orgue moderne à traction mécanique au Canada. La réalisation en fut confiée en 1959 au facteur allemand Rudolf von Beckerath, à l'église de Queen Mary Road. Beckerath fut aussi appelé à doter l'oratoire Saint-Joseph et l'église de l'Immaculée-Conception d'orgues majestueux. Simultanément, en partenariat avec Raymond Daveluy, Mirreille et Bernard Lagacé, Gaston Arel et Lucienne L'Heureux-Arel, Gilbert mettait sur pied Ars Organi, une société — dissoute en 1973 — qui aidait à raviver l'intérêt pour la musique d'orgue. Kenneth Gilbert veut bien revenir sur cette «histoire ancienne», précisant qu'il avait entendu lors de ses études en Europe (après le prix d'Europe de 1953) «des instruments

incroyables, qui n'existaient pas ici, mais ce qui est peu connu, et nous l'ignorions à cette époque, c'est qu'en la cathédrale de Québec un orgue français de facture baroque, fait à Paris, avait existé; il avait été installé vers 1750 je crois et fut malheureusement détruit lors du siège de Québec en 1759». Avec Elisabeth Gallat-Morin, Gilbert a publié dans les années 80 une édition critique en trois tomes du *Livre d'orgue de Montréal* dont il a enregistré les pièces (deux CD) pour la maison Analekta.

L'entrevue a surtout porté sur l'apport de M. Gilbert au répertoire du clavecin et sur son rayonnement comme enseignant: depuis 20 ans, il donne un séminaire de deux semaines à l'Académie musicale Chigiana de Sienne. Conservant un poste de professeur honoraire au Conservatoire de Paris, il a aussi enseigné à Anvers et à Stuttgart. Au Mozarteum de Salz-

bourg, son enseignement lui donne l'occasion de côtoyer des chefs aussi célèbres que Nikolaus Harnoncourt.

Le plaisir

On doit notamment à Kenneth Gilbert l'édition en 11 volumes des 555 sonates de Domenico Scarlatti, chez Heugel, de 1971 à 1984, ainsi que les quatre volumes — chez Heugel — de l'intégrale des œuvres de Couperin pour clavecin. Il se dit surpris qu'une «petite conférence» comme celle qu'il présenta en juin dernier lors des Journées du clavecin organisées par Les Idées heureuses soit si populaire. «Elle intéresse les gens beaucoup plus que je ne l'avais pensé.» Il dit en effet s'être souvent amusé à extraire de recueils peu connus des pièces oubliées du répertoire français pour clavecin: «J'espère bientôt les rendre disponibles.» Par divertissement, un peu comme violon d'Ingres, ajoute Gilbert sur un ton goguenard, il s'est épris de la musique de luth de Johannes Hieronymus Kapsberg, «qui sera toujours plus belle sur luth que sur clavecin»; il croit être en mesure, incessamment, d'en publier l'œuvre en partition moderne.

L'engouement pour un bel instrument ancien et restauré tient du mystère, voire de la mystique, pour ce musicien. Il avoue que son «plaisir est plus grand de jouer, en effet, sur un instrument qui a sonné à l'époque» — les violonistes en tirent une satisfaction similaire — et qui a acquis des qualités qu'il ne possédait pas nécessairement à l'époque du compositeur qu'il choisit d'interpréter. La discographie de Kenneth Gilbert mène à pas moins de 20 CD d'œuvres de Bach, certaines jouées avec l'English Concert et Trevor Pinnock. Il a aussi enregistré l'intégrale de Couperin sur dix CD.

Cet artiste qui vit du baroque ne s'est pas muré dans le passéisme. Il



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

La discographie de Kenneth Gilbert mène à pas moins de 20 CD d'œuvres de Bach

parle avec enthousiasme de l'avènement de la radio numérique et accueille avec joie la multiplication des groupes se spécialisant dans le baroque. Sont-ils trop nombreux? «Tout dépend. Trop par rapport à quoi? Un travail de recherche et de redécouverte était absolument essentiel pour ce qui est des instruments à cordes et à vent. Le progrès fut énorme depuis 30 ans.

C'est le volet musicologique. Cela m'apparaît une bonne chose que se multiplient les groupes, parce que ça construit une base de savoir commun... avec une très belle variété. Je n'ai pas un ensemble à moi et, quand je les écoute, c'est comme mélomane; je trouve formidable de pouvoir passer de l'un à l'autre sans être tenu d'établir des choix définitifs.» Il y a somme tou-

te une grande ouverture sur un répertoire, «je crois que c'est un enrichissement pour la vie musicale et pas spécialement pour les spécialistes ou «baroqueux», comme on dit en France», non sans arrière-goût d'envie ou d'incompréhension.

Pas de complexe

Les universités Laval et McGill comptent parmi les institutions qui ont bénéficié des services du professeur Gilbert, né à Montréal, qui se retrouve avec plaisir, chaque été, aux Journées organisées par les Amis de l'orgue de Rimouski. Avec prudence, M. Gilbert en vient à une comparaison entre la situation actuelle au Québec et celle qu'il connut il y a plus de 30 ans. Il louange la qualité de la nouvelle génération, «qui est en mesure d'acquiescer, si elle le désire, toutes les connaissances nécessaires» dans des institutions qui peuvent se comparer avantageusement avec ce qu'il observe ailleurs. «Aller en Europe, ce n'est pas du tout indispensable et je ne le dis pas pour flatter le Québec. Mais récemment, avec mon collègue Jordi Savall, à Barcelone, j'ai donné des cours à des étudiants qui n'étaient pas plus avancés ni très différents de ceux que je trouve ici». Le virtuose estime que plusieurs musiciens européens en visite au Québec se voient «obligés de modifier leur perception des choses» et que, «dans les domaines dont nous parlons aujourd'hui, nous n'avons pas à entretenir le moindre complexe».

Kenneth Gilbert sera, le 7 octobre, soliste à la salle Pollack, à 19h30, lors d'un concert CBC-McGill au cours duquel l'Autriche lui attribuera la Croix d'honneur réservée à des musiciens exceptionnels. Il y jouera, de J.-S. Bach, la *Tocata en ré mineur* BWV 913 et la *Partita en ré mineur* BWV 828 ainsi que, en première partie, des pièces de D'Anglebert et de Froberger, dont on sait que Bach avait étudié les œuvres.

La Fondation
Jeunesses Musicales du Canada
en collaboration avec la
Chaîne culturelle de Radio-Canada
présente un

CONCERT GALA

en hommage au grand ténor
RICHARD VERREAU o.c.

sous la présidence d'honneur de
M. Lucien Bouchard
Premier ministre du Québec



Venez rencontrer Richard Verreau
au Piano noble de la
Place des Arts dès 17h30.

Georges Nicholson de la Chaîne
culturelle de Radio-Canada
accueille des amis et des collègues
du grand ténor.

Mardi, 28 septembre 1999 à 19h15,
Salle Wilfrid-Pelletier, Place des Arts

Réservations:

Place des Arts: Réseau admission: Pour les groupes:
(514) 842-2112 (514) 790-1245 (514) 935-5161
1 800 361-4595 1 800 361-8020

Prix des billets: 25\$ - 40\$ - 75\$



Salle Wilfrid-Pelletier
Place des Arts
Québec



100.7 FM
chaîne culturelle
Radio-Canada



Jeunesses Musicales
du Canada



ORCHESTRE
MÉTROPOLITAIN
JOSEPH RESCIGNO

Invitation à la
mélomanie

Une série de 8 cours
d'initiation à la musique
classique avec le musicien
Claudio Ricignuolo

«Claudio Ricignuolo
est un passionné de musique
et un formidable vulgarisateur.»
— Yves BEAUCHEMIN, écrivain

Dès le 6 octobre
cours à Montréal

• en soirée: lundi et mercredi 18 h30
• en après-midi: mercredi 13 h30

Séance d'information gratuite

514 598.0870

www.melomanie.com

Yuli Turovsky
Directeur artistique

«Découvrez toute
la fougue et la
passion de trois
jeunes étoiles
montantes.»

Billetteries

I MUSICI
982-6038

ADMISSION
790-1245

www.imusici.com

INFORMATION
982-6038

COMMANDITAIRE PRINCIPAL
NORTEL
NETWORKS

L'ORCHESTRE DE CHAMBRE
I MUSICI
de Montréal
CHAMBER ORCHESTRA

SÉRIE CONCERTS ÉVÉNEMENTS

LAURÉATS 1998 DU CONCOURS
INTERNATIONAL DE MUSIQUE
DU CENTRE D'ARTS ORFORD

Jeudi 7 et vendredi 8 octobre 1999, 20 h

Présenté par
COPAC inc.

Salle de concert Pollack
Pollack concert hall

LISZT - GYÖRGY KLEBNICZKI, piano

Malédiction, pour piano et cordes

WIENIAWSKI - STEPAN ARMAN, violon

Fantaisie brillante sur le Faust de Gounod

BOCCHERINI - RAFAEL HOEKMAN, violoncelle
Concerto pour violoncelle no. 9 en si bémol majeur

BARTÓK

Musique pour cordes, percussion et célesta

Le Groupe

ARTHUR
ANDERSEN

99.5

La Presse

The Gazette